

EXCELSIOR

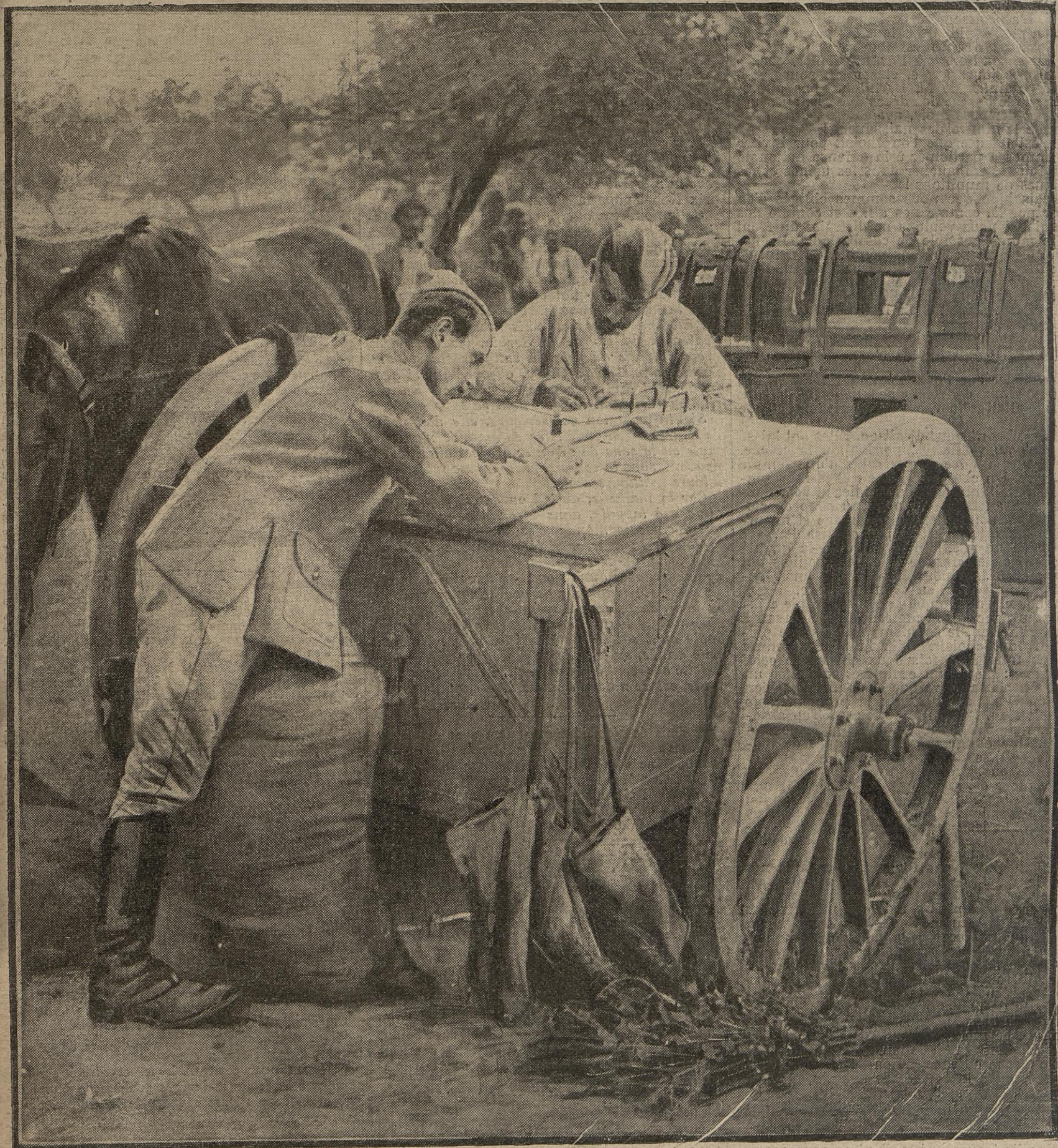
Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger. Un an, 70 fr. 6 mois, 35 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

LE PUPITRE DE GUERRE



Ce n'est pas le bureau de poste idéal, mais — a la guerre comme à la guerre — les poilus s'accommodent des circonstances et se trouvent fort satisfaits de pouvoir envoyer de leurs bonnes nouvelles à la famille, en prenant pour pupitre un caisson d'artillerie. Plus tard ils se souviendront avec émotion de cette correspondance aux armées, dont le post-scriptum était invariablement : « On les aura ! »

Mères ou travailleuses

Par l'organe du professeur Marfan, l'Académie de Médecine, dans sa dernière séance, a proposé à nos méditations un sujet bien intéressant, au moment où l'on fait appel au patriotisme des femmes françaises pour peupler les usines et repeupler le pays.

Je suis persuadé, quant à moi, qu'il y a antinomie entre ces idées et que l'on doit opter. Je me félicite d'être d'accord, sur ce point, avec l'éminent professeur chargé du rapport annuel sur l'hygiène de l'enfance.

M. Jacques Bertillon, le statisticien qui excelle à mettre des chiffres sur toutes nos plaies, en attendant que l'on y mette des baumes, dernièrement encore, et dans le *Bulletin des Armées*, qui mieux est, poussait son cri d'alarme : « Les naissances sont de plus en plus rares. Leur nombre atteint à peine le nombre des morts. L'accroissement de la population est de plus en plus rapide dans tous les pays, excepté le nôtre. La France est tombée, en soixante ans, du second rang à l'avant-dernier, etc... »

Quelques jours après, et comme pour justifier les craintes de M. Bertillon, nous apprenions que le chiffre des décès à Paris, au cours des deux derniers mois, avait dépassé de quatre mille le chiffre des naissances !

Et c'est l'heure que l'on choisit pour inviter les femmes à participer à la défense nationale en se faisant embaucher dans les usines et les fabriques de munitions !

Je sais bien que nous sommes obligés d'en passer par là, comme nos alliés et comme nos ennemis, si nous voulons ne distraire du front que le moins possible de combattants. La nécessité n'en est pas moins pénible, du point de vue où se place M. le professeur Marfan. Il ne regarde pas plus que nous comme un progrès le fait, pour la mère, d'aller gagner sa vie à l'atelier. Il aimerait bien mieux qu'elle restât chez elle.

C'est aussi notre avis, et nous l'avons souvent donné, avant la guerre, chaque fois que la philanthropie industrielle nous conviait à nous extasier sur l'organisation intérieure qui permettait aux ouvrières de quelques grandes usines d'allaiter leur enfant aux moments de répit.

« Est-ce beau ! nous disait-on. Elles ont laissé leur bébé au vestiaire... pardon ! à la crèche, sous la surveillance et aux soins d'une femme de service. Un coup de cloche : elles interrompent le travail, quittent leur tablier et vont donner le sein au bébé. Un nouveau coup de cloche : elles reboutonnent leur corsage et retournent à l'ouvrage. N'est-ce pas admirable ? »

Ce qu'on ne m'a jamais dit, c'est la qualité du lait de cette ouvrière et si les facilités qui lui sont accordées pour élever un premier enfant l'encouragent à en avoir un autre.

J'en doute. Tout ce que la philanthropie a inventé pour concilier la maternité et le travail à l'usine entretient le sophisme et n'est que palliatif. Il faut choisir, voilà la vérité. On ne peut pas faire à la fois deux choses de cette importance : élever un enfant et contenter un patron. On a beau dire que des fabriques bien dirigées ont pourtant résolu le problème : je n'en crois rien. La contradiction est trop absolue pour qu'un règlement d'usine la fasse disparaître. Une bonne mère, préoccupée de toutes les fragilités d'un bébé, ne peut pas être une bonne ouvrière. Elle ne pense qu'à son petit. Sa place est auprès de lui et pas ailleurs.

M. le professeur Marfan se montre inquiet de l'effort que toutes les industries — celle de l'armement et des munitions notamment — demandent aux femmes. Il a mille fois raison. C'est un gros nuage sur l'avenir.

Car le mal n'est pas limité aux enfants nés depuis le début de la guerre, et auprès desquels leurs mères, travaillant au dehors, se sont remplacés. Je les plains, comme je plains tous les petits dans le même cas. Mais, à parler moi, je crois que l'allocation a déterminé le plus grand nombre des mères à ne pas se séparer de leur bébé, à l'élever elles-mêmes, soit au sein, soit au biberon. Bref, et jusqu'à preuve du contraire, je présume que fabriques et usines emploient peu de jeunes mères.

Alors ? Eh bien ! lorsque je vois s'acheminer, comme en ce moment, vers l'usine de guerre, tant de femmes et tant de jeunes filles, j'ai beau me dire que la défense nationale a besoin d'elles : je songe à la France de demain, qu'elles ne repeupleront pas !

Lamennais a écrit, — et l'on sait ce qu'il entendait par là : « Les grandes routes sont stériles. »

L'usine l'est aussi, pour d'autres causes que je ne puis pas indiquer ici, mais que l'on devine.

Le spectacle le plus douloureux de cette effroyable guerre sera peut-être celui qu'aura

donné la femme en fournissant à l'humanité des moyens de se détruire, — sans compensation l'usine, la fabrique, l'atelier, qui ne sont pas des écoles de mères, ne sont pas d'avantage, en effet, des écoles d'aspirantes à la maternité. La femme n'y apprendra qu'à faire des obus. Ce n'est pas avec cela qu'on repeuple.

On me fera observer que les autres pays ne sont pas logés à meilleure enseigne. Je lisais hier que le service des chemins de fer, en Allemagne, emploie 35.000 femmes, et que 20.000 autres travaillent aux usines Krupp. Menacent-elles donc leur pays du péril que je redoute pour le nôtre ?

C'est infiniment probable ; mais n'oublions pas les 65 millions d'Allemands contre les 39 millions de Français. L'Allemagne peut se permettre des sacrifices qui lui seront, à certains égards, moins onéreux qu'à nous.

Lucien Descaves.

Ce que l'on dit

En attendant...

Constantin I^{er}, roi de Grèce, est candidat... A quoi ? demanderez-vous. A un autre trône, — le sien étant devenu assez inconfortable — à la popularité de M. Venizelos, à un bureau de tabac ?... Non, ce n'est pas cela, bien que ce soit un bureau de tabac que cela ressemble le plus, à un bureau de tabac de première classe, à gros revenu : le roi Constantin I^{er} est candidat au prix Nobel pour la paix !

Cette nouvelle, que je viens de trouver ce matin dans les feuilles publiques, me remplit d'un doux attendrissement. Et pourquoi, après tout, le basileus des Hellènes ne recevrait-il pas cette couronne opulente, à défaut de toute autre ? J'entends déjà la plaidoirie de ses avocats devant le jury scandinave. N'a-t-il pas tout sacrifié à la paix : les serments sacrés qui l'engageaient vis-à-vis de la Serbie, les territoires grecs conquis au prix du sang de ses soldats, l'unité même de la Grèce, aujourd'hui si profondément divisée contre elle-même ? En vérité, en vérité, on lui doit bien ça ?

Si l'information est sérieuse, elle doit venir de source allemande : les Allemands n'ont jamais eu le sens de l'ironie ; et c'est ainsi qu'ils peuvent, sans le vouloir, jouer de mauvais tours à leurs meilleurs amis.

Car le malheur, quand on est si fermement attaché à la paix, dans la crise sans exemple qui déchire le monde, c'est qu'on ne fait que prolonger la guerre. Si le roi Constantin avait tenu les promesses faites par lui à la Serbie, de deux choses l'une : ou bien le roi Ferdinand de Bulgarie n'aurait pas osé attaquer celle-ci, ou bien, entraîné par sa rancune, il s'y fût décidé malgré tout, et alors il est infiniment probable qu'il eût été battu. Et la guerre finissait cette année, au lieu de se prolonger.

Cette observation, que tout le monde fera sans doute, est de nature à nuire à sa candidature.

Pierre Mille.

Les amis de Versailles constatent avec peine que les pièces d'eau sont envahies par la mousse, que les charmilles ne sont plus taillées et que les pelouses « à la française » ont beaucoup trop d'herbes folles.

De timides réclamations ont été adressées à « qui de droit » et voici la réponse qu'un important fonctionnaire a faite :

— Nous prenons du parc tout le soin nécessaire. En août 1914, lorsqu'on a amené des bestiaux au bois de Boulogne, nous n'avons même pas songé à installer un troupeau de bœufs sur le « tapis vert ! » De quoi vous plaignez-vous ?

Ne vous étonnez pas qu'un fonctionnaire, de qui dépend le parc de Versailles, soit si préoccupé de troupeaux de bœufs. Le vieux parc royal est, en effet, rattaché... au ministère de l'Agriculture.

Peut-être... s'il dépendait des Beaux-Arts ?

On s'agite beaucoup, en ce moment, dans les milieux politiques et parlementaires où l'on s'occupe des choses coloniales : on attend, en effet, non sans quelque impatience, la nomination du nouveau gouverneur de l'Indochine.

Qui sera-t-il ? Quelques noms sont cités au Parlement.

Nombreux sont ceux qui estiment que M. Maurice Viollette, député d' Eure-et-Loir, sera nommé cette fois. D'autres pronostiquent le retour en Indochine de M. Albert Sarraut, qui a déjà gouverné cette colonie avant la guerre. Il est aussi question de M. Merlin, gouverneur de l'Afrique Equatoriale

Française ; mais celui-ci hésiterait, dit-on, à quitter le poste qu'il occupe actuellement.

Un quatrième nom est mis en avant. Celui d'un homme qui a occupé et occupe encore au Parlement une situation importante : M. Noulens, député du Gers, ancien ministre. Ce serait l'outsider sérieux.

Viollette ? Sarraut ? Merlin ? Noulens ?... A moins que ce ne soit un cinquième dont on n'a point encore parlé !

Ces jeunes filles, ces petits enfants qui, chaque jour, en ce moment, se répandent dans les campagnes anglaises et qui, le soir, rentrent à la maison les bras chargés de longues tiges de digitales fleuries, composent autant de charmants tableaux, sur les routes automnales et parmi les jardins qui s'effeuillent. Mais ces chasseurs de fleurs ne sont pas uniquement des amis de la nature, ils sont aussi, à leur façon, des serveurs de la patrie.

La duchesse de Montrose a organisé une croisade : la croisade de cette essence de digitale, dont, paraît-il, on a besoin, comme de tant d'autres remèdes, aux hôpitaux de la guerre. Avant la guerre, l'Angleterre demandait ce produit à l'Allemagne. Mais l'on sait maintenant que la Grande-Bretagne est assez riche en « foxgloves » pour n'avoir plus besoin des fleurs ennemies.

Et c'est par charrettes pleines que la duchesse patriote centralise la digitale en son château de Perth.

FILMS

Les Pessimistes

Le ronflement d'une auto se fait entendre dans la chemin creux ; elle stoppe devant la barrière de la cour et Marie-Yvonne, la fermière, sort avec son dernier poupon sur le bras pour voir ce que c'est. Du beau monde ! ma foi ! Le monsieur, entre deux âges, l'air malade des gens qui ne le sont pas ; la dame, bien belle sous sa grande voilette blanche et ses enfants pomponnés à la mode de Paris. Ils veulent du lait. Bien sûr qu'il y en a ! Qu'ils entrent donc ! Qu'ils s'assoient le long de la table, sur le banc, qu'ils s'adosent au lit clos dont le chêne brille. Et dans les bois peints à la façon de Quimper avec des bonshommes à penbas, Marie-Yvonne leur verse du lait avec une louche de fer-blanc.

Comme il faut bien dire quelque chose on parle de la guerre. Marie-Yvonne s'enquiert : les gens de Paris, ça en sait long. Ah ! là ! là ! Le monsieur secoue la tête avec un rictus sinistre et la dame fait explosion en jérémiades. Ça ne finira jamais ! Et on nous en tue du monde ! C'est la ruine ! C'est la misère ! Et la dame, de désespoir, se tamponne le bout du nez avec une houppette extraite de la boîte en or de son petit sac d'or.

Tout de même ! Tout de même ! La bonne Marie-Yvonne tâche de les reconforter. Peut-être qu'ils ont perdu quelqu'un ou qu'ils sont inquiets pour un être cher ? Non ! Ah ! Elle a moins de chance : deux frères tués dont les gosses sont là, avec la marmaille, et son mari à Verdun. Et puis la récolte à faire... Enfin ! Enfin ! Il faut ce qu'il faut, n'est-ce pas ? Et après tout on les aura : c'est sûr ! Le monsieur arbore un pâle sourire condescendant, la dame fait des yeux ronds, les enfants pomponnés lèvent leurs museaux barrés de moustaches blanches par la bolée fraîche. On remercie. On s'en va !

La moussine s'ébranle. Marie-Yvonne la regarde s'éloigner, sincèrement apitoyée, et murmure, en secouant la tête : « Les pauvres !... » — A. L.

Des poilus qui ont fait Verdun et la Somme viennent d'être envoyés dans le Quercy, pour ramasser les châtaignes ; et vous ne savez pas ce qu'ils réclament des propriétaires de châtaigneraies ? Toutes les paires de vieux gants disponibles, parce que ces poilus, qui ont lancé des grenades et manié Rosalie, craignent de se piquer les doigts en recueillant sur la mousse les coques épineuses des châtaignes.

Les propriétaires ont fait observer que se piquer les doigts aux coques des châtaignes, ce serait encore un peu verser son sang pour la France ! Mais ils ont tout de même accordé les gants demandés.

Cette année, il y a des châtaignes, de la bonne gaieté aussi !

Dans les restaurants berlinois, on sert maintenant de l'huile de pommes de pin, dont la saveur un peu inquiétante, même pour un palais boche, est déclarée « délicate », dans une petite notice à l'appui.

Cette notice, posée sur la table, à côté de l'huilier, explique comment, pour répondre aux besoins de la consommation, l'Etat a réquisitionné les plus beaux pins, notamment ceux d'Alsace, et dirigé sur les moulins à huile les meilleures pommes de pin. Suit l'assertion de plusieurs savants de la Kultur, affirmant que cette huile est très hygiénique, et tonifie les bronches.

Allons ! Que les Allemands en prennent pour leur rhume !

Mais, entre nous, l'huile d'olives doit valoir mieux !

Le Veilleur.

Si vous recevez des gens de lettres...

Il était une fois une dame étrangère, fort belle, mais dont le ramage, si l'on peut s'exprimer ainsi, ne répondait pas au plumage : entendez enfin qu'elle manquait au moins de lecture française, sinon d'à-propos. Toutefois elle adorait Louise, ce qui fait pardonner beaucoup de choses. Combien elle doit souffrir en ce moment où de stupides sauvages s'amusent à canonner les palais du haut de leurs avions, au lieu de viser les établissements militaires, opération pourtant plus logique!

Néanmoins, au temps très lointain dont nous parlons — la paix alors régnait, vous en souvient-il?... — la belle dame n'était pas contente parce que M. Maurice Barrès, dans un de ses admirables livres, avait parlé de « la mort de Venise ». Elle avait pris ces mots à la lettre, voire à la lettre de faire-part, et s'était promis d'en adresser de grands reproches à M. Barrès : ou du moins la légende veut qu'il en soit ainsi.

Après de longues semaines d'attente, la belle madame obtint d'être enfin présentée à l'écrivain déjà illustre. Et elle lui dit :

— Ah! monsieur, comme c'est mal d'avoir soutenu que Venise était morte!... Mais Venise vit, au contraire, Venise est une ville populeuse, commerçante, un port en pleine activité. Vous devez faire amende honorable et réparer vos torts. Sûrement, vous publierez bientôt quelque nouvel ouvrage, et alors...

M. Maurice Barrès voulut se défendre d'avoir si cruellement méconnu le tonnage du commerce vénitien, et déjà voici qu'il esquissait un mouvement de dénégation. Sur quoi, la belle madame, se méprenant à ce geste, sourit très aimablement et fit avec la meilleure grâce :

— Ta, ta, ta, monsieur, ne protestez pas. On connaît la tentation littéraire : vous venez d'écrire un livre, donc vous en écririez fatalement un second. Il est sans exemple qu'on en reste à sa première œuvre...

M. Maurice Barrès, qui a beaucoup d'esprit, prit l'aventure gaiement, j'imagine : mais l'assistance dut se sentir un peu gênée et sans doute régna-t-il un certain froid. Il y a des gaffes à ne point commettre si l'on tient à fréquenter les auteurs célèbres.

Célébres ou non, d'ailleurs, il faut faire bien attention. Un jeune poète, à peine sorti du collège et qui déjà se bat sur la Somme, se trouvait cette semaine en permission. Il s'en fut rendre visite à ma cousine Charlotte, sa marraine. Désirant lui plaire et le flatter, celle-ci ne laissa pas de lui déclarer d'un air sentencieux :

— Quand on a derrière soi les œuvres que vous avez...

Or, le pauvre jeune homme s'est trouvé surpris par la guerre au moment où il songeait précisément à recueillir en une plaquette les premiers vers qu'il avait publiés ça et là dans des revues : et il n'a point d'autres titres, du moins littéraires, à l'admiration de ses compatriotes. De dépit, il devint tout pâle — et Charlotte, par contre, rougit de confusion jusqu'aux oreilles.

Elle se rattrapa fort bien du reste : « Parbleu! ajouta-t-elle, n'avez-vous pas en effet la conquête de trente villages et la prise de Comblès? Voilà des œuvres merveilleuses, voilà de sublimes poèmes!... »

Le héros de la Somme daigna sourire avec modestie; mais le poète était blessé. Sa tasse de thé à peine bue, il prit congé en toute hâte et n'est jamais revenu : c'est un filleul perdu.

Marcel Boulenger.

Prochainement :

Pour le Roi de Prusse!

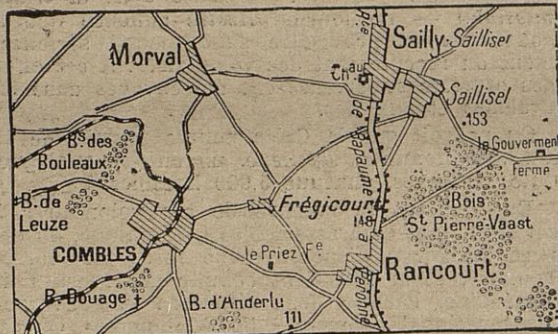
Grand roman inédit d'amour et de mystère

Curieuses révélations
sur les régions évahies

Sailly - Saillisel est entièrement en notre pouvoir

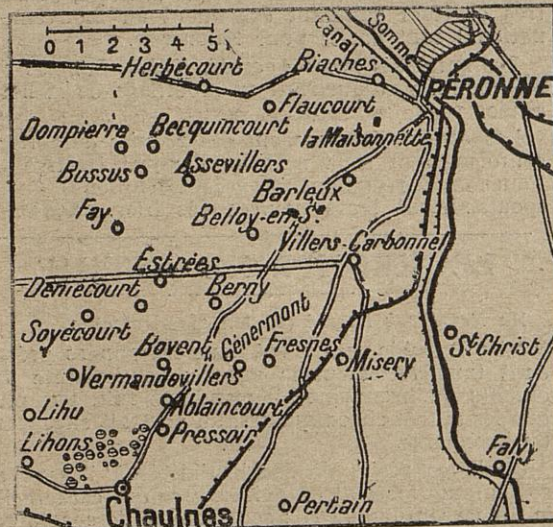
Nous enlevons les tranchées allemandes de la Maisonnelle à Biaches

Au nord de la Somme, l'ennemi tente en vain de réagir. Malgré trois attaques successives débouchant du nord et de l'est, nous avons, mardi soir, maintenu nos positions de Sailly-Saillisel. Les pertes sévères infligées à l'ennemi ne lui ont pas permis de continuer son effort sur ce point, et aucune action d'infanterie n'a été prononcée au cours de la nuit du 17 au 18. Et le lendemain, c'est nous qui,



reprenant l'offensive, avons réussi non seulement à enlever la partie est de Sailly-Saillisel, — qui est entièrement en notre pouvoir, — mais encore à repousser l'ennemi des croupes qui, au nord-ouest et au nord-est dominant ce village.

Au sud de la Somme, hier matin au petit



jour, les Allemands ont attaqué une de nos tranchées à l'est de Berny-en-Santerre. Ils n'ont réussi qu'à se faire massacrer. Non seulement nous avons, par une contre-attaque, dé-

cimé les premiers assaillants, dont un certain nombre avaient pénétré dans un de nos éléments avancés, mais encore nos tirs de barrage ont fait refluer en désordre les vagues d'assaut suivantes, qui ont subi de très grosses pertes.

Ce premier succès a été immédiatement suivi d'un second, plus positif et plus brillant. D'un bond, nous avons enlevé la première ligne de tranchées allemandes, sur le front relativement étendu, qui s'étend de La Maisonnelle à Biaches, c'est-à-dire juste en face de Péronne.

Il convient, une fois de plus, de noter que depuis le début de l'offensive de la Somme toutes les tentatives de réaction de l'ennemi ont été promptement enrayerées. Pas une fois l'état-major allemand n'a pu, dans ses bulletins, enregistrer un succès. Les gains faits par les troupes franco-anglaises sont au fur et à mesure consolidés et restent acquis. Aussi la presse allemande juge-t-elle nécessaire d'expliquer pourquoi les troupes allemandes restent, sans réaction sensible, sur les lignes où nous les repoussons. La raison est très simple : les troupes allemandes se conforment aux ordres reçus. La *Gazette de Cologne* écrit notamment : « Certes, le devoir est dur, pour les chefs et pour les soldats qui combattent sur l'Ancre et la Somme, de se tenir sur la défensive et de ne pouvoir satisfaire leur esprit d'offensive que dans quelques actions locales, mais tous savent que les instructions du haut commandement sont motivées par des raisons sérieuses, et ils obéissent fidèlement pour l'instant. »

Nous connaissons les « raisons sérieuses » du haut commandement allemand : depuis le début de l'offensive sur la Somme, toutes les fois qu'il a voulu satisfaire « l'esprit d'offensive » de ses troupes, elles ont subi un sanglant échec.

La situation en Roumanie est sans changement. Le combat continue dans la vallée du Trotus. Dans la vallée de l'Uzul, les attaques ont été complètement repoussées au delà de la frontière. De fortes pertes ont été infligées à l'ennemi dans la vallée de l'Oituz. Tout porte à croire que ses efforts seront vains désormais; la manœuvre de Falkenhayn semble avoir recueilli les bénéfices inhérents à toute action rapide et brusquée, appuyée par un matériel d'artillerie important. La décision n'est pas obtenue, et chaque jour qui passe est à l'avantage de nos alliés.

Jean Villars.

Voir page 5 :

L'Allemagne et la Russie.

LE BENJAMIN DES "AS"



C'est le SERGENT SAUVAGE qui, le 3 octobre dernier, abattit son cinquième avion au sud du Transloy, dans la Somme. Le benjamin des « As » est âgé de dix-neuf ans et demi.

LE GACHIS GREC

Il faut en finir avec les agitateurs!

Le débarquement de détachements alliés au Pirée. — Les projets de fuite du roi Constantin.

Nous avons publié hier le texte de l'allocution — d'un ton assez provocant — prononcée lundi par le roi Constantin, lorsqu'il passa en revue la brigade navale débarquée des navires de guerre mis sous séquestre par les Alliés.

Nous avons dit également que des manifestations s'étaient produites après la revue.

Des télégrammes ultérieurs nous ont apporté quelques détails sur ces troubles. Sur le passage des manifestants, tous les magasins fermaient leurs portes, ce qui indiquait clairement que, malgré les assurances données par le gouvernement, la police était impuissante à maintenir l'ordre.

Dans ces conditions, l'amiral Dartige du Fournet décida qu'il était impossible de différer davantage le débarquement de forces suffisantes pour maintenir l'ordre.

Il expédia aussitôt à Athènes, par chemin de fer

une compagnie de débarquement, sous les ordres du capitaine de frégate Pugliesi-Conti, qui occupa le théâtre municipal.

Ce détachement restera dans l'immeuble pour répondre à tout appel de secours et se portera sur les points où l'ordre serait troublé afin de prêter son concours à la police grecque.

En même temps l'amiral Dartige du Fournet a avisé le maire du Pirée et le chef de la police d'Athènes qu'en raison des événements qui s'étaient produits le matin au Champ de Mars, menaçant de troubler l'ordre public, il avait été décidé de débarquer des détachements alliés au Pirée et à Athènes, afin d'assurer l'ordre public. « La mesure, ajoutait-il, ne comporte pas de discussions. »

Comme pour prouver la nécessité de renforcer la police, des réservistes ont organisé une manifestation en faveur de la politique du roi, et, comme pendant ce temps la foule, massée devant le théâtre municipal, acclamait la France et les Alliés, il y eut, entre manifestants et contre-manifestants, quelques bagarres.

Un réserviste, qui essayait de créer du désordre devant la légation française, a été arrêté par la police anglo-française.

La nuit a calmé toute cette fermentation et le lendemain, bien qu'encore un peu agitée, la ville avait à peu près repris son aspect accoutumé.

Les forces débarquées étant modestes, il est possible, comme le fait remarquer le correspondant du *Daily Chronicle*, qu'un contingent plus important soit nécessaire pour rendre effectif le contrôle de la police.

Où l'on souligne au prince Georges les graves erreurs de son frère

LONDRES, 18 octobre. — Lundi, le prince Georges de Grèce a appris, au Foreign Office, à connaître les vues et la ligne de conduite des Alliés.

Si le prince Georges communique fidèlement à Athènes les sentiments de l'Angleterre, qui sont les sentiments partagés par tous les Alliés, il pourra informer son frère qu'un homme seulement peut unifier maintenant la nation grecque et sauver son patrimoine. Cet homme, c'est M. Venizelos, vers qui le devoir du roi Constantin est de se tourner et avec qui il devrait essayer franchement de se mettre d'accord. La loyauté de M. Venizelos envers son pays comme envers son roi est indiscutable. Pour lui, comme pour tout vrai patriote, la loyauté envers le pays vient d'abord.

Des hommes d'Etat avisés font en sorte de ne jamais forcer un homme d'Etat comme M. Venizelos d'avoir à choisir entre eux et le pays, mais les rois peuvent se tromper. Ils ne perdent rien, au contraire, à essayer de réparer leur erreur lorsqu'elle devient évidente. (*Times*.)

Le roi voudrait bien s'en aller

LONDRES, 17 octobre. — On télégraphie d'Athènes au *Daily Mail* :

Le roi Constantin a décidé de quitter la capitale et a informé le président du Conseil de sa décision. M. Lambros, qui vint voir le roi à Tatoï, fit tous ses efforts pour le détourner de son projet, mais n'ayant pu y parvenir, il revint en hâte à Athènes. Là, il eut des entrevues avec MM. Skouloudis, Gounaris et Dragoumis jeune, qui se rendirent à Tatoï pour supplier le roi de ne pas prendre une décision irrévocable.

Sur leurs instances, le roi consentit à différer son départ.

Il règne au palais royal une extrême nervosité. Le roi et la reine ont, dit-on, leurs bagages tout préparés pour le départ.

De continuelles allées et venues ont eu lieu toute la nuit entre Athènes et Tatoï, résidence d'été du roi. Tous les fonctionnaires de la cour ont été appelés au palais.

La crainte des Alliés est le commencement de la sagesse

ATHÈNES, 17 octobre. — Cet après-midi, le Conseil de cabinet a discuté la situation et a convoqué les présidents des syndicats ouvriers à qui il sera conseillé de ne pas organiser ni provoquer de manifestations qui pourraient seulement rendre la situation plus critique.

Le commandant de la place et les chefs de la police et de la gendarmerie ont également été convoqués. Le cabinet a publié un communiqué destiné à rassurer le public. Les mesures les plus sévères ont été prises pour le maintien de l'ordre.

Les détachements français ont été renforcés. Une centaine d'hommes occupent maintenant le

parc Sapeion. Sur leur passage, les Français ont été acclamés. Au Stadium, ils ont rencontré un détachement naval grec allant dans une direction opposée. Ce détachement disparut au premier tournant de rue.

Cependant le gouvernement provisoire s'organise et se renforce

SALONIQUE, 16 octobre. — M. Venizelos a reçu aujourd'hui une délégation de la circonscription de Vodena, ayant à sa tête M. Bousanis, président du barreau de cette ville, et une délégation de la circonscription de Kilkich, présentée par M. Papadatos, candidat à la députation pour cette circonscription.

Tous les candidats venizelistes à la députation pour la circonscription de Salonique ont été reçus aujourd'hui par M. Venizelos. Six cents nouveaux soldats sont arrivés venant d'Athènes.

A la dernière heure, on annonce que le ministère du gouvernement national n'est pas encore définitivement constitué. (*Radio*.)

ATHÈNES, 16 octobre. (*Retardée dans la transmission*.) — Le journal *Hestia* annonce que le gouvernement provisoire s'est occupé sérieusement du recrutement des volontaires. A cet effet, des officiers supérieurs ont été envoyés dans les Cyclades et aux îles.

On prévoit que la Crète pourra fournir de 12 à 15.000 hommes, Mytilène, un chiffre analogue, Chio et Samos, chacune 5.000 hommes.

En ajoutant le nombre de ces volontaires à ceux qui sont déjà rassemblés à Salonique, on espère arriver à disposer d'une force de 45.000 hommes, et si l'on tient compte des recrues de Macédoine, l'armée dont disposera le gouvernement national s'élèvera à 50.000 hommes. On estime à 7.000 le nombre des volontaires grecs qui pour la plupart ont participé à la dernière guerre balkanique. D'autres volontaires sont également attendus de Chypre. Ces excellents résultats ont pu être obtenus sans recourir à la mobilisation générale. (*Radio*.)

ATHÈNES, 17 octobre. — Le commandant Gonas, sous-chef de l'état-major de la flotte, et d'autres officiers adhérant également au mouvement national sont partis pour Salonique.

Les cuirassés grecs *Averoff*, *Kilkis*, *Lemnos* ont été conduits aujourd'hui au mouillage de la flotte alliée.

Les équipages grecs ont été réduits d'un tiers, conformément à la note de l'amiral Dartige du Fournet. Ces équipages avaient d'ailleurs quitté spontanément leurs navires dès hier. (*Radio*.)

LE KRONPRINZ INTIME

Du *New-York Herald* (édition américaine) :

Miss Brimble, qui a été dans les années précédant immédiatement la guerre, gouvernante de enfants du kronprinz allemand, ne fait, pas plus que les autres chroniqueurs, un portrait engageant du kronprinz.

Quelques récits de ses brutalités à l'égard de ses enfants mettent en évidence ce qui caractérise le fils de Guillaume II : son manque de considération vis-à-vis d'autrui. Par exemple, quand le prince Lulu est au lit, le kronprinz s'amuse à prendre un seau d'eau qui est dans la chambre et à en verser le contenu sur son fils. Une fois le pauvre petit tout mouillé, il s'en va avec ses chiens d'un air triomphant.

A l'heure du repas, l'appel paternel est loin d'être le bienvenu, car il faut laisser le dîner refroidir parce que le kronprinz fait le bouffon, barbouillant les joues de ses fils avec de la purée de pommes de terre ou bien leur frottant les cheveux avec la sauce des asperges; ce qui a le don d'exciter chez lui un rire immodéré.

La victime préférée du kronprinz est le prince Lulu; mais il est arrivé au prince Wilhelm d'avoir à rester la bouche ouverte pendant que son père lui faisait prendre sa soupe à travers un entonnoir qui se trouvait par hasard à sa portée.

Communiqué de l'emprunt

Afin de simplifier les opérations de la souscription et pour donner immédiatement aux souscripteurs leurs certificats provisoires, le ministère des Finances a dû faire imprimer, pendant les quelques mois qui ont précédé l'emprunt, les millions de certificats nécessaires.

C'est pour cette raison que les échéances ont été indiquées par les numéros 1, 2, 3, 4. Il est rappelé que ces numéros correspondent aux échéances des 16 février, 16 mai, 16 août et 16 novembre 1917.

Le coupon à l'échéance du 16 novembre 1916 est payé d'avance à la souscription des rentes libérées.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Mercredi 18 Octobre (808^e jour de la guerre)

15 HEURES.

AU NORD DE LA SOMME, hier, en fin de journée, l'ennemi a renouvelé ses tentatives sur nos positions de SAILLY-SAILLISEL. Trois attaques débouchant du nord et de l'est ont été successivement brisées par nos feux, qui ont infligé à l'ennemi des pertes sensibles. Tous nos gains ont été intégralement maintenus. Aucune action d'infanterie au cours de la nuit.

AU SUD DE LA SOMME, les Allemands ont attaqué ce matin, vers 5 heures, une de nos tranchées A L'EST DE BERNY-EN-SANTERRE. Quelques fractions ennemies, appartenant à la première vague, ont réussi à pénétrer dans nos éléments avancés. Contre-attaqués aussitôt par nos troupes, les occupants ont été tués ou faits prisonniers. Les vagues suivantes, prises sous nos tirs de barrage, ont dû refluer en désordre en laissant des morts sur le terrain.

AU SUD DE L'AVRE, nos reconnaissances ont pénétré dans une tranchée ennemie de la région de FRESNIERES et ramené des prisonniers.

AU SUD-EST DE REIMS, un autre coup de main exécuté par nous dans le SECTEUR DE LA POMPELLE a parfaitement réussi.

23 HEURES.

AU NORD DE LA SOMME, NOUS AVONS ACHEVÉ LA CONQUÊTE DU VILLAGE DE SAILLY-SAILLISEL ET CHASSE L'ENNEMI DES GROUPEMENTS NORD-OUEST ET NORD-EST DU VILLAGE.

Au sud de la Somme, la première ligne allemande a été enlevée d'un bond sur tout le front ENTRE LA MAISONNETTE ET BIACHES.

Dans ces deux actions, nous avons fait 250 prisonniers, dont 5 officiers, et pris plusieurs mitrailleuses.

Actions habituelles d'artillerie sur le reste du front.

Communiqué britannique

10 HEURES 30.

Malgré la pluie qui est tombée en abondance toute la nuit, nous avons progressé sur divers points ENTRE LA ROUTE ALBERT-BAPAUME ET LESBŒUFS.

Nous avons fait un certain nombre de prisonniers.

Communiqué belge

Lutte d'artillerie sur tout le front de l'armée belge. Violentes actions des artilleries de tranchées et de campagne DANS LA REGION DE BOESINGHE.

Le lieutenant Heurteaux abat son neuvième avion allemand

Malgré le temps brumeux, notre aviation de chasse s'est montrée active dans la journée du 17. Trois avions ennemis ont été abattus sur le front de la Somme : l'un est tombé vers Haizecourt-le-Haut, le second à l'est de Bouchavesnes; le troisième, attaqué par le lieutenant Heurteaux, s'est écrasé sur le sol entre Rocquigny et le Transloy, et qui porte à neuf le chiffre des avions abattus jusqu'à ce jour par ce pilote.

Un de nos aviateurs, attaqué par trois fokkers, entre Roze et Lassigny, a descendu un de ses adversaires et mis en fuite les deux autres.

BANQUE DE FRANCE

EMPRUNT DE LA DÉFENSE NATIONALE

La Banque de France reçoit les souscriptions à l'Emprunt tous les jours, dimanches compris, à Paris : 39, rue Croix-des-Petits-Champs (1^{er}), 13, place de la Bourse (2^e), 34, rue de Turénne (3^e), 2, carrefour de la Croix-Rouge (6^e), 129, rue Lafayette (près de la gare du Nord) (10^e), 35, boulevard Voltaire (11^e), 24-26, rue de Lyon (12^e), 26, rue de la Glacière (13^e), 61, rue Violet (15^e), 84, avenue de la Muette (place Possoz) (16^e), 2, rue Gounod (17^e), 11, rue Jacquemont (17^e), 11 bis, rue Saint-Luc (18^e), 81, avenue Jean-Jaurès (19^e), 340, rue des Pyrénées (20^e), dans les bureaux auxiliaires du département de la Seine et dans les succursales et bureaux des départements.

Ni frais, ni formalités, les certificats du Trésor munis de coupons sont remis séance tenante.

EVIAN Goutteux CACHAT
Rhumatisants
Eau de Régime par excellence

L'Allemagne et la Russie

Les bruits d'entente et de réconciliation sont une manœuvre inspirée par la politique intérieure de l'Allemagne

Il y a, depuis quelque temps, des voix qui s'élèvent en Allemagne en faveur d'une entente avec la Russie. Comme dit le député socialiste Haase : « Il serait absurde qu'une guerre commencée au cri de *à bas le tsarisme* finit au cri de *vive le tsar* ! » Ce serait absurde, en effet, et cela ne sera pas, parce que la Russie sait très bien que c'est contre elle que l'Allemagne a dirigé sa guerre préventive, que c'est elle que l'Allemagne a attaquée, et que c'est en fanatisant l'Allemagne libérale et socialiste contre la « Russie réactionnaire » que le gouvernement impérial a déterminé l'enthousiasme belliqueux des premiers jours de la mobilisation. Cet enthousiasme s'est même traduit par les scènes de sauvagerie que l'on n'a pas oubliées contre le personnel de l'ambassade russe à Berlin.

La campagne de rumeurs et la campagne de presse qui tendent à faire croire à la possibilité d'une réconciliation entre l'Allemagne et la Russie sont d'une importance et d'une signification tout à fait nulles en ce qui concerne la politique générale de l'Europe et la suite de la guerre. Il est venu immédiatement de Russie un démenti autorisé, qui était d'ailleurs presque superflu. La volonté de l'empereur Nicolas II est inébranlable. Sa résolution de ne pas remettre l'épée au fourreau avant que l'ennemi ait été chassé de l'Empire qu'il tient de ses pères est absolue.

La portée réelle, le sens profond de cette affaire, c'est dans la politique intérieure de l'Allemagne qu'il faut les chercher. Les conservateurs allemands, surtout ceux de l'Est, ont toujours chéri la tradition de l'entente entre la Prusse et la Russie. Ils ont toujours espéré ne battre la Russie récalcitrante que pour mieux lui imposer ensuite l'amitié prussienne, cette amitié trompeuse sur laquelle, à Pétersbourg, on est édifié désormais. Il est douteux que le gouvernement de Berlin se fasse des illusions à cet égard. Mais comme le chancelier est violemment attaqué par les conservateurs, comme il est entré vis-à-vis d'eux dans la voie des concessions, c'est pour les désarmer, pour les satisfaire, qu'il a prononcé dans son dernier discours, au Reichstag, les paroles ambiguës où il affirmait que jamais l'Allemagne n'avait songé à se mêler des affaires intérieures de la Russie. Ces paroles ont été suivies d'une campagne de presse qui a trouvé un écho jusqu'en Suisse, et, en particulier, dans un journal socialiste de Berne dont les attaches avec les milieux allemands sont connues et qui tendrait à faire croire à la possibilité d'un rapprochement germano-russe. Il serait vain, d'ailleurs, de relever les contradictions dont les principaux organes de la presse allemande ont été remplis à ce sujet, la *Gazette de Cologne* et la *Deutsche Tageszeitung* démentant, par exemple, la *Gazette de la Croix*, qui elle-même arrangeait à sa fantaisie les discours du Dr Spahn ou de M. Bassermann. Toutes les circonstances bizarres de cet incident confirment l'impression qu'il s'est agi pour M. de Bethmann-Hollweg, dans cette affaire comme dans celle de la guerre sous-marine, de jeter du lest et d'enlever aux conservateurs un argument et un des motifs de leur opposition en adoptant leur programme : « Entente avec la Russie, guerre à mort contre l'Angleterre. »

Il se peut aussi, car on aime tout exploiter à la Wilhelmstrasse, que cet incident de la politique intérieure allemande ait servi à des fins de politique extérieure. Ce n'est pas qu'on se soit fait d'illusions sur l'effet qui serait produit chez l'ennemi ou chez les neutres. Mais ce sont ses propres alliés que l'Allemagne a jugés plus capables d'être impressionnés. Il est possible qu'elle se soit proposée de rendre l'Autriche plus docile en lui faisant sentir la menace d'une entente à ses dépens avec la Russie sur la question polonaise et sur les questions orientales. Et le fait est que le règlement des affaires de Pologne subit depuis quelque temps un arrêt singulier.

Tels sont les dessous de la campagne actuelle. Le cours inexorable de la guerre n'en sera, en aucune manière, influencé. Elle ne fait qu'accentuer les incertitudes et les difficultés croissantes auxquelles l'Allemagne doit faire face.

Jacques Bainville.

OBESITÉ
LIN-TARIN
CONSTIPATION

Histoire d'un Allemand qui était cousu d'or

De la Gazette de Hollande :

Les trains qui sortent du pays sont visités, comme l'on sait, par les agents de la douane qui sont chargés d'empêcher les infractions aux défenses d'exportation. L'un de ceux-ci, dernièrement, inspectait ainsi les bagages d'un voyageur allemand installé dans un wagon de première classe.

Son attention fut visiblement attirée par une ceinture en coton qui se trouvait dans une valise. Le voyageur s'empressa d'expliquer : « Cette ceinture appartient à mon fils qui doit rentrer en Allemagne demain. » Ce détail dut paraître « superfétatoire » à notre douanier.

— N'auriez-vous pas d'articles interdits sous vos vêtements ? demanda-t-il.

Ce disant, il tâta le torse du voyageur et il découvrit bientôt... une autre ceinture qui semble gonflée et qui est dure au toucher.

— Qu'est-ce là ?

— Une ceinture orthopédique.

— Puis-je voir ?

— Laissez donc. Je vous donne cent florins si vous n'insistez pas.

— Qu'est-ce qu'elle contient ?

— De l'or.

Joignant le geste à la parole, l'Allemand glisse un billet de 100 marks dans la main de l'employé.

Le voyageur est aussitôt arrêté et fouillé. Il était vraiment cousu d'or : des louis français de 10 et de 20 francs, la plupart disposés dans la ceinture suspecte, quelques-uns cachés dans les chaussettes.

Il y en avait pour 32.700 francs !

Notre « ventre doré » expliqua qu'il était parti de Vienne et qu'il avait apporté son or pour acheter du café en Hollande ; n'ayant pu en trouver, il comptait acheter du riz. Il avait malheureusement perdu son billet qui établissait qu'il se rendait, non en Allemagne, mais à une gare frontalière hollandaise où il aurait trouvé le riz qu'il aurait payé de son or...

Il portait le nom prédestiné de Goldwurm (traduction littérale : *ver d'or*). Il aurait entendu réquérir contre lui, avant-hier, au tribunal d'Arnhem, six mois de prison et la confiscation des 32.700 francs... s'il n'avait préféré faire défaut.

LE DIRECTEUR DE LA SURETÉ GÉNÉRALE VA ÊTRE REMPLACÉ

M. Richard abandonne les fonctions de directeur de la Sûreté générale au ministère de l'Intérieur pour devenir conseiller d'Etat en service ordinaire.

Il sera remplacé à la direction de la Sûreté générale par M. Hudelo, préfet du Gard.

Le nouveau directeur de la Sûreté générale est âgé de quarante-huit ans. Après avoir été atta-



M. HUDELO

ché, en 1889, au cabinet du ministre des Travaux publics, M. Hudelo est entré dans l'administration préfectorale. De 1891 à 1908 il a été successivement sous-préfet de Castellane, Bellac, Briançon, Châtelleraut, Cholet et Langres.

En 1908, il fut nommé préfet et chargé du département des Hautes-Alpes; en 1909, il passa dans le département du Var, et à la fin de 1913 fut appelé à la préfecture du Gard, où il est resté jusqu'à aujourd'hui.

M. Hudelo est le frère du docteur Hudelo, le distingué médecin des hôpitaux de Paris.

Propos d'un inconnu

L'UNION FAIT LA FORCE

S'il faut mener une campagne en faveur des intérêts du commerce français contre certains préjugés commerciaux français, eh bien ! on la mènera. Car, en somme, le moment est venu où jamais de regarder clairement en face de nous et de ne pas laisser pour lettre morte la grande leçon de la guerre.

Quel est l'intérêt le plus vital de la France actuelle ? La victoire, et par la victoire nous entendons non seulement la supériorité absolue de l'armée française sur son ennemi, mais encore toutes les conséquences économiques qui dépendent de cette supériorité.

Quel est donc le moyen le plus sûr d'organiser la fabrication des munitions et de tout le matériel nécessaire ? Faire entrer le plus d'argent possible en France, c'est-à-dire exporter.

Or, quand l'Etat fait dire aux commerçants français d'exporter, les commerçants lui disent : « Soit. Que ferez-vous pour nous aider ? » L'Etat réplique : « Que voulez-vous que je fasse pour vous, tant que je ne me trouve pas devant des groupes constitués dont les membres savent ce qu'ils veulent ? Je ne peux protéger ni M. X... ni M. Y... individuellement, mais si M. X... et M. Y... flanqués de tous leurs confrères, me mettent, moi Etat, au courant de leurs volontés et de leurs buts, la situation change, et je puis beaucoup. » Les commerçants reprennent : « Nous sommes, par le fait que nous exerçons la même industrie, des concurrents. Il est difficile de s'entendre dans de telles conditions. »

Et la conversation en reste là. Ou alors, il arrive qu'une initiative se développe : certaines industries s'entendent entre elles pour organiser à l'étranger des expositions, mais la liaison est rare entre l'Etat et le Commerce. Disons le mot : il n'y a nulle intimité, j'allais dire nulle confiance.

Ne voyez dans ces constatations aucun pessimisme. Mais il faut regarder les questions dans leur exacte vérité, si on veut les mener à bien.

Il est certain que les intérêts directs de l'industrie française et de ses intermédiaires pour la vente ont moins préoccupé certains esprits que les subtilités de la politique.

Quand le commerçant français se plaint qu'on ne l'ait pas soutenu, il n'a pas précisément tort. Mais, lui-même, lorsque l'Etat lui dit, aujourd'hui, de former des associations puissantes susceptibles de répandre les produits français, il fait presque la sourde oreille. Il a pris l'habitude de marcher tout seul, il est individualiste, en un mot il a perdu le sens corporatif.

Nous entendons souvent répéter que les industriels boches ont fait telle ou telle chose avec le concours de l'Etat. Mais c'est que l'Etat boche a toujours affaire à des *vercins* très riches, qui lui demandent des choses précises et un concours d'autant plus facile à donner qu'il s'adresse à des gens outillés pour le recevoir.

Rien de pareil chez nous, et de là vient tout le mal.

Des commerçants très opulents n'ont pour s'unir ni syndicats sérieux, ni banques. Chacun se débrouille, gagne sa vie, fait fortune (ou le contraire), se débat avec les douanes du monde entier, perd sa marchandise ou la vend ; bref, ça va assez bien quand ça pourrait marcher magnifiquement.

Tout de même..., les corporations, jadis, avec leurs bannières, leurs trompettes, et les *gardes du commerce*, qui parlaient au nom de leurs intérêts communs et qu'on écoutait, c'était quelque chose...

L'Inconnu.

Les Etats-Unis échouent dans leurs efforts pour ravitailler la Pologne

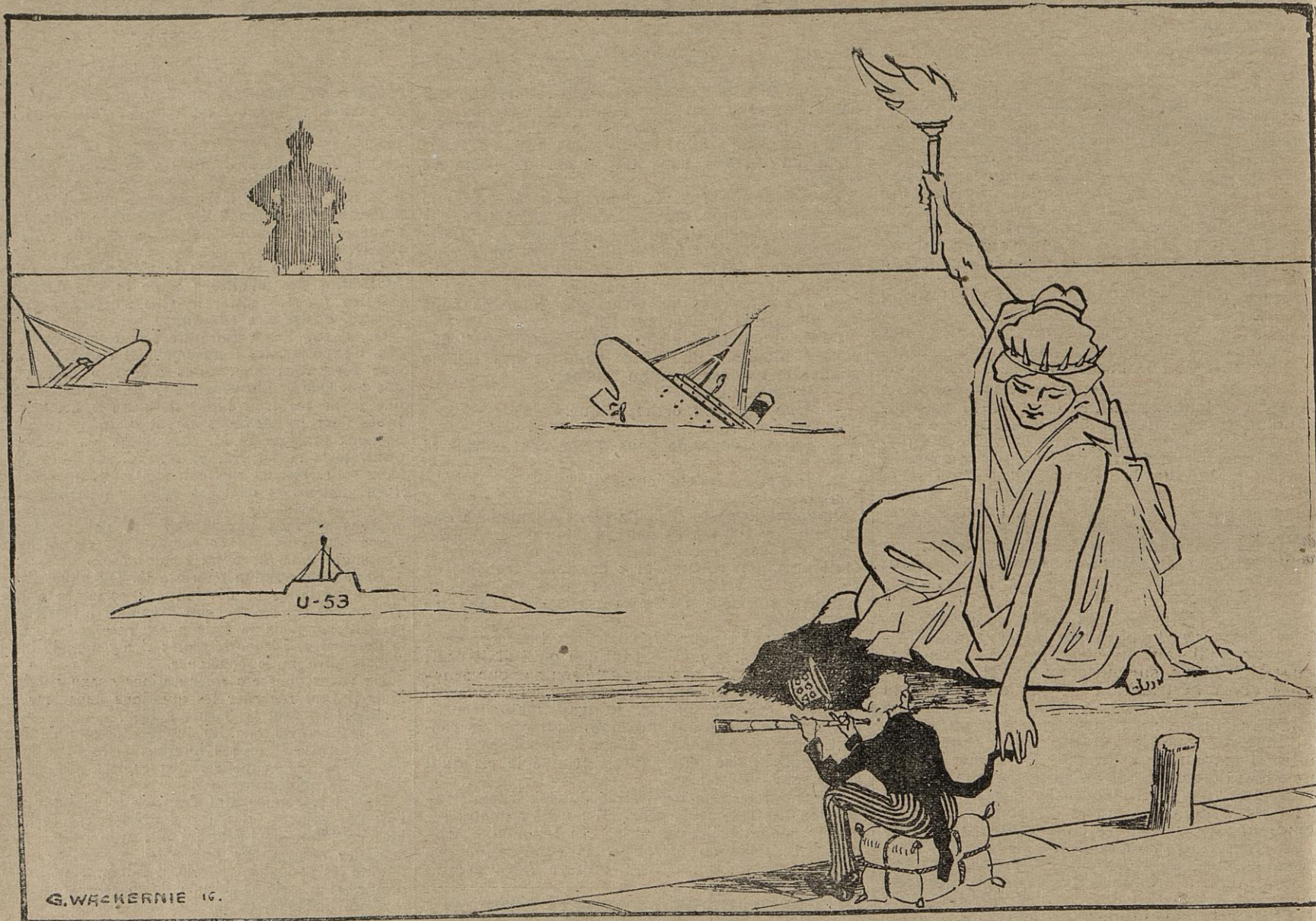
LONG-BRANCH, 17 octobre. — Relativement à l'envoi de vivres à la population affamée de Pologne, les puissances centrales refusent de garantir que les vivres destinés à la Pologne seraient uniquement réservés à la population civile, au cas où l'Entente permettrait leur passage.

En tout cas le président Wilson a déclaré ce matin que ses efforts personnels pour ravitailler la Pologne avaient échoué, d'importantes divergences de vues entre les belligérants n'ayant pu être aplanies.

Le "TIP" remplace le Beurre
CHEZ TOUTS MARCHANDS de BEURRE et CONFIT. (1/45 le 1/2 kg.)

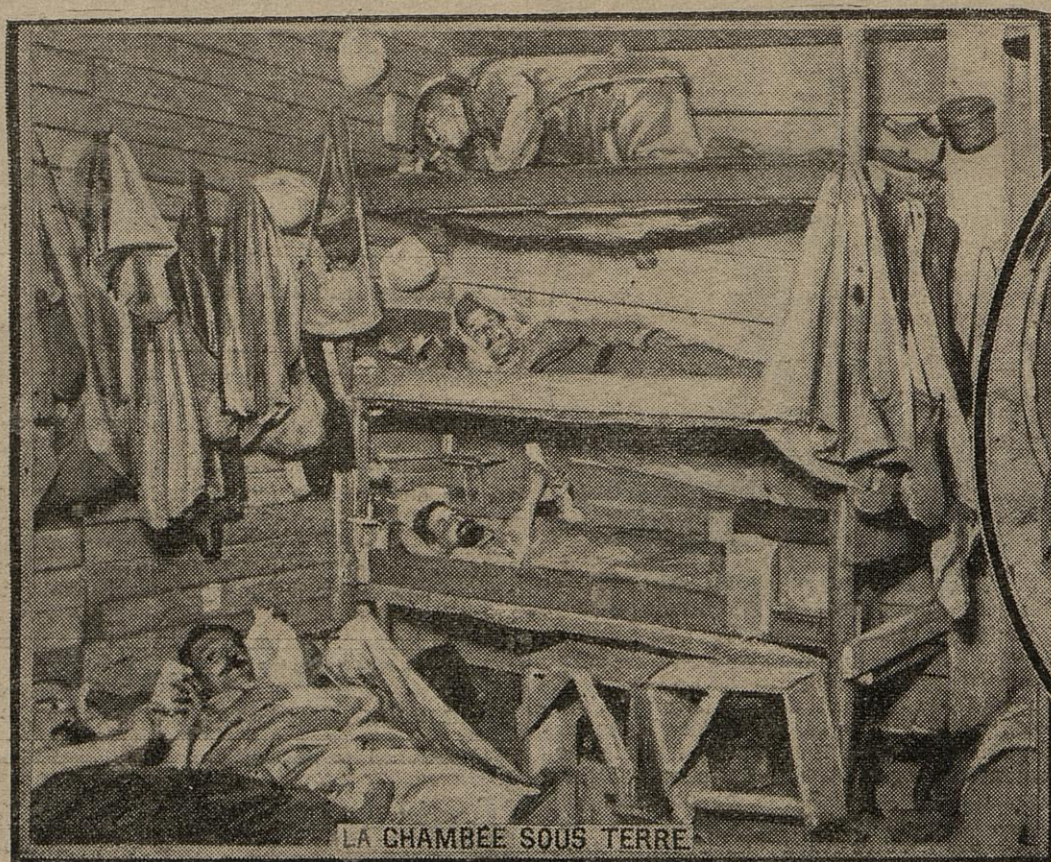
Bouteilles vides à Champagne
achetées à bon prix, par la Maison
CHAMPAGNE MERCIER
EPERNAY

LES PIRATES EN AMÉRIQUE, par G. WACKERNIE



La Liberté. — Si, après cela, tu ne te décides pas, j'éteins !

LES CHAMBRES DE NOS POILUS



LA CHAMBÉE SOUS TERRE



LE LIT DU POILU DANS UNE CUVE

Sur le front, nos poilus se sont aménagé depuis longtemps des logis souterrains qu'ils perfectionnent de jour en jour et où, en attendant la reprise de la guerre de mouvement, ils passent les heures de repos dans un confort qui fait honneur à leur ingéniosité.

DERNIÈRE HEURE

Serbes et Français progressent dans la direction de Monastir

(OFFICIEL)

Sur la rive droite du Vardar nous avons enlevé les tranchées ennemies sur une profondeur de quatre cents mètres.

Les troupes serbes ont continué leur progression sur les pentes nord-ouest du Dobropolje.

Fusillade et canonnade dans la plaine de Monastir. Des contingents turcs sont arrivés sur la Basse-Struma.

COMMUNIQUÉ OFFICIEL DE L'ARMÉE BRITANNIQUE DE SALONIQUE

Sur le front de la Struma, notre artillerie lourde a bombardé avec succès le village de Barakli-Dzuma où des mouvements de l'ennemi ont été observés.

Sur le front de Doiran, l'activité de nos patrouilles se poursuit et des partis ennemis ont été dispersés.

COMMUNIQUÉ SERBE

Le 16 octobre, combats sur tout le front, sans événement important. Nous avons fait prisonniers vingt soldats bulgares.

LE COMMUNIQUÉ BRITANNIQUE de 23 heures 25

L'attaque de la matinée a étendu notre front au nord de Gueudecourt et dans la direction de la butte de Warlencourt. Jusqu'ici plus de cent cinquante prisonniers ont été dénombrés.

Hier notre aviation a exécuté, en outre, de nombreuses reconnaissances, trois expéditions de bombardement contre les lignes de communication ennemies. Plusieurs gares et une certaine quantité de matériel roulant ont été endommagés. Un train a été atteint et a déraillé.

Au cours des combats aériens, quatre appareils ennemis ont été contraints d'atterrir avec des avaries. Un cinquième s'est abattu dans un lac. Quatre des nôtres ne sont pas rentrés.

L'Irlande et la conscription

LONDRES, 18 octobre. — M. Redmond, le leader nationaliste irlandais, a déposé hier à la Chambre des Communes une motion relative au système actuel du gouvernement de l'Irlande.

Abordant la question du recrutement, il a déclaré que 157.000 Irlandais se trouvent à l'armée, dont 30.000 volontaires nationalistes. Mais il craint que les effectifs des régiments irlandais ne puissent pas être maintenus. Il est disposé à faire tout le possible pour éviter cette « calamité ».

La conscription ne ferait qu'augmenter les difficultés. Ce qu'il faut, c'est supprimer la loi martiale et traiter comme des prisonniers politiques les coupables condamnés à la servitude pénale et surtout rendre confiance au peuple irlandais en mettant le Home Rule en pratique.

M. Asquith a fait l'éloge de M. John Redmond qu'il a félicité pour la tâche accomplie par lui dans le recrutement irlandais. Il a affirmé que la situation qui existe actuellement en Irlande n'est que temporaire. La loi martiale, dans le sens donné ordinairement à ce mot, n'est pas appliquée en Irlande. Les mesures qui sont prises, le sont aux termes de la loi sur la défense du royaume. Etant donné les circonstances actuelles, il ne serait pas prudent de décréter l'annulation de ces mesures, mais cela n'implique pas que le gouvernement ne puisse pas les modifier. Si la chose est possible, le gouvernement est tout disposé à adopter une solution différente. En ce qui concerne la mise en liberté des prisonniers politiques, le premier ministre a déclaré qu'un grand nombre de personnes suspectes qui avaient été arrêtées ont été relâchées. Il n'en reste qu'un très petit nombre en prison. D'ailleurs, toutes les personnes arrêtées seront remises en liberté dès que cela sera possible.

Le premier ministre a terminé en déclarant que le pays tout entier accueillerait avec joie un accord complet et durable sur la question irlandaise.

Trois nouveaux bataillons de chasseurs porteront la fourragère

La fourragère a été conférée par le général commandant en chef au 6^e, au 13^e et au 28^e bataillons de chasseurs qui se sont distingués par leur audace et leur énergie dans des circonstances

EN TRANSYLVANIE

L'OFFENSIVE ENNEMIE arrêtée par les Roumains

BUCAREST, 18 octobre (13 h. 25).

FRONT NORD ET NORD-OUEST. — Actions d'artillerie.

A l'ouest de Tolges et de Bicaz, les attaques ennemies ont été repoussées. Nous avons fait 90 prisonniers.

Au piquet Bolovams, nous avons fait prisonniers 2 officiers et 65 soldats.

Dans la vallée de Tropus, le combat est en cours. Nous avons fait jusqu'à présent 1 officier et 100 soldats prisonniers.

Dans la vallée de l'Uzul, toutes les attaques ennemies ont été repoussées de façon sanglante, au delà de la frontière.

Dans la vallée de l'Oltuz, les attaques et les contre-attaques continuent avec autant de violence. Nous avons infligé de lourdes pertes à l'ennemi et fait prisonniers 3 officiers et 160 soldats.

Dans la région de Vrancea, légers engagements. A l'ouest de la frontière, l'ennemi a été repoussé.

Dans la vallée de Buzeu, notre artillerie a démonté un canon ennemi et a forcé les lignes avancées de l'ennemi à se retirer d'un kilomètre vers le nord.

A Tabla-Buti, duel d'artillerie.

A Bratocea et à Predelus, calme.

A Predeal, duel d'artillerie intense.

Au Matsias, combats violents; nous avons pris quatre mitrailleuses et fait des prisonniers.

Dans la vallée de l'Olt, nous avons repoussé une attaque ennemie; sur le mont Robul, nous avons fait plusieurs prisonniers et pris deux mitrailleuses.

Sur le front du Jiul, situation calme.

L'artillerie ennemie a violemment bombardé le front d'Orsova.

FRONT SUD. — Sur le Danube, échange de coups de feu.

En Dobroudja, duel intermittent d'artillerie et d'infanterie.

Notre artillerie a forcé un hydroplane ennemi à atterrir entre nos lignes et celles de l'ennemi. Dans sa chute, l'appareil a fait explosion et a brûlé.

Après une visite au roi Ferdinand

le général Berthelot part pour le front

PÉTROGRAD, 18 octobre. — Le général Berthelot, chef de la mission militaire française en Roumanie, s'est rendu lundi au grand quartier général, où il s'est longuement entretenu avec le roi Ferdinand, à qui il a été présenté par M. de Saint-Aulaire.

A l'issue de cette conférence, le souverain a convié à sa table le général et le représentant de la France.

Hier a eu lieu, à la légation française de Bucarest, un grand déjeuner en l'honneur du général Berthelot et auquel assistaient le ministre de la Guerre, le grand-maréchal de la cour et le prince Stubej.

Le général Berthelot quitte aujourd'hui Bucarest, se rendant sur le front nord. (Information.)

Le nouveau chef d'état-major roumain

BUCAREST, 12 octobre. (Retardée dans la transmission.) — Le général de brigade Lancovesco, ancien secrétaire général à la guerre, a pris hier possession de son nouveau poste de chef d'état-major (Radio.)

Les Roumains créent un nouvel ordre

BUCAREST, 12 octobre. (Retardée dans la transmission.) — La première liste des promotions dans l'ordre nouvellement créé de Michel le Brave vient d'être publiée.

Le nouvel ordre comprend trois classes. L'insigne est formé d'une croix en or émaillé bleu foncé avec le monogramme royal surmonté de la couronne royale. Elle porte au revers la date : 1916.

Les obsèques de M. Filipesco

BUCAREST, 18 octobre. — Une foule énorme a assisté aux obsèques de M. Filipesco, dont la mort est un véritable deuil national. Le gouvernement, les ministres et le personnel des légations alliées y étaient représentés.

Les Italiens s'emparent d'un sommet du Pasubio

COMMUNIQUÉ OFFICIEL ITALIEN

ROME, 18 octobre (Commandement suprême) :

Sur le mont Pasubio nous avons brisé la dernière résistance de l'ennemi dans la zone située entre le Cosmajon et le Boite. Nos troupes ont attaqué hier les lignes nord de la cime. Une forte redoute, construite par l'ennemi sur une position élevée, dite « Dente del Pasubio », a été prise par un vigoureux assaut. Nous avons fait 72 prisonniers, capturé des armes et des munitions.

Deux colonnes ennemies ont contre-attaqué; nous les avons laissées s'approcher à une distance de quelques centaines de mètres puis, par une concentration brusque de nos feux, nous les avons détruites presque entièrement.

Dans la nuit, l'ennemi a tenté de nouvelles attaques, mais il a été repoussé avec des pertes graves.

Sur le reste du front, actions d'artillerie.

L'ennemi a tiré quelques obus sur Asiago et sur Gorizia.

La bataille fait rage sur le front russe

PÉTROGRAD, 18 octobre. — Communiqué du grand état-major :

Au sud de Czeriany l'ennemi a bombardé nos tranchées avec des bombes asphyxiantes et a prononcé deux attaques successives. Il a été repoussé chaque fois.

Au nord de Korytnitza, la bataille continue avec acharnement. Toutes les contre-attaques de l'ennemi ont été repoussées. Le colonel Adjiev, commandant un régiment d'infanterie, qui était à peine revenu au front après avoir été sérieusement blessé, a été de nouveau grièvement atteint aux deux jambes alors qu'il entraînait son régiment à l'attaque.

Au nord de Kuropatnika, nos détachements ont surpris les avant-postes de l'ennemi et fait de nombreux prisonniers.

Près de Bolshoveo, l'ennemi a prononcé une violente contre-attaque qui a été aussitôt repoussée.

Au sud de Kershmozo et à proximité de Derna-Vatra toutes les attaques de l'ennemi ont été repoussées.

La neige tombe actuellement, et le brouillard couvre différents points des Carpathes.

FRONT DU CAUCASE. — Pendant les journées des 15 et 16 octobre des forces considérables, composées de soldats turcs et kurdes ont attaqué à sept reprises différentes le mont Sydin, situé à 60 verstes au sud de Erzincan et occupé par les régiments du Caucase. Toutes ces attaques ont été repoussées avec des pertes considérables pour l'ennemi.

EN DOBROUDJA, un hydravion allemand a été touché par le feu de notre artillerie et est tombé entre nos lignes et celles de l'adversaire; cet appareil a fait explosion alors qu'il était précipité dans le vide et a été entièrement brûlé.

L'effort russe se développe en Bukovine

GENÈVE, 18 octobre. — D'après la Neue Freie Presse, de Vienne, les Russes reçoivent, en ce moment, de gros renforts en Bukovine.

Les attaques contre Kirlibaba ont repris avec acharnement.

Plus activement que jamais, les Russes font des efforts désespérés en vue de couper toute communication avec la Hongrie.

Le divorce du duc d'Orléans

Le Figaro annonçait hier que le duc d'Orléans, après avoir renvoyé à l'empereur d'Autriche le collier de la Toison d'Or, qui lui avait été conféré à l'occasion de son mariage avec l'archiduchesse Marie-Dorothée, se disposait à poursuivre en cour de Rome l'annulation de ce mariage, qui a été, suivant sa propre expression, « le malheur de sa vie ».

L'Action Française confirme ce matin cette nouvelle, en ajoutant, pour la justifier, que celle qui porte le nom du duc d'Orléans est restée chez l'ennemi comme si elle optait pour la cause autrichienne et que, depuis plus de deux ans de guerre, elle n'a fait aucune démarche pour se rapprocher des Français.

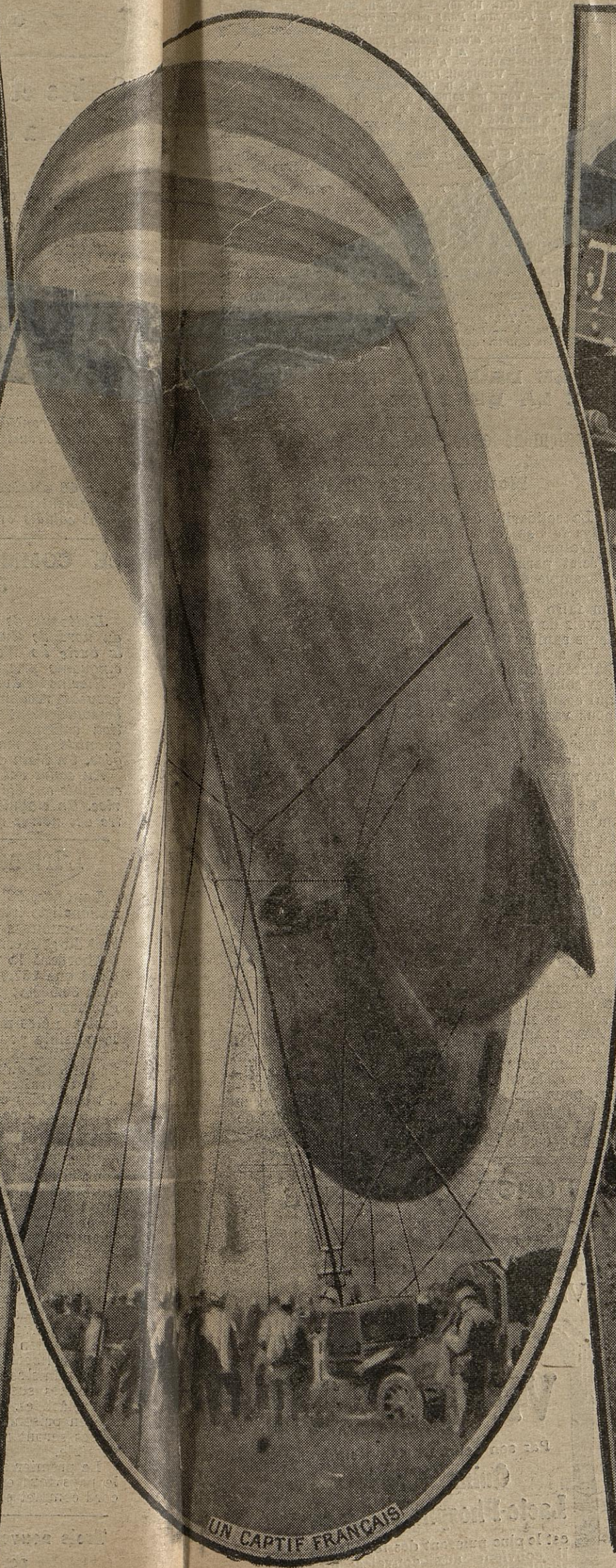
Dans la Somme. --- Les troupes franco-britanniques repoussent toutes les contre-attaques allemandes



UN CAMION TRANSPORTE DES TROUPES DE RENFORT EN PREMIÈRE LIGNE



DEUX HOMMES FONT LEUR "POPOTÉ" DANS LES RUINES D'UNE MAISON



UN CAPTIF FRANÇAIS



GROSSE PIÈCE BRITANNIQUE EN POSITION



UNE DISTRIBUTION D'EAU A DES PRISONNIERS

Aussi bien sur le front britannique que sur le front français, pendant les dernières journées, de furieuses attaques allemandes ont été déclanchées contre les nouvelles positions alliées. « Tous nos gains ont été intégralement maintenus », nous dit le communiqué d'hier. Malgré le temps le plus défavorable, les nôtres, comme les Anglais, ont réalisé de nouvelles avances et fait des

prisonniers. Excellamment secondées par les aviateurs et les ballons captifs, nos artilleries continuent leur œuvre de déblaiement. Leur action a atteint une très grande violence sur Warlancourt et Le Transloy, du côté britannique, et sur Bouchavesnes et Morval, devant nos lignes. Et, si les canons de l'ennemi répondent avec vigueur, ses aviateurs se font de plus en plus timides.

La situation de Rochette devant la justice civile et la justice militaire

La nouvelle de l'arrestation à Granville du financier Rochette — introuvable pendant quatre ans — et de son incarcération à la maison d'arrêt de Rouen faisait hier l'objet de toutes les conversations au Palais.

Le célèbre aventurier, dont les exploits aboutirent à un krach de plus de 200 millions, s'était réfugié au Mexique. Lorsque survint la mobilisation, Rochette rentra en France pour contracter, le 26 août 1914, au 6^e bureau de recrutement de la Seine, rue Saint-Dominique, un engagement comme motocycliste, sous le nom de Georges Bienaimé.

Nous ne rappellerons pas le scandale de l'affaire Rochette, dont la répercussion fut immense dans le pays. Son souvenir est encore dans toutes les mémoires.

Le financier escroc avait été condamné par la cour d'appel de Rouen à trois ans de prison — la cour d'appel de Paris ne lui avait infligé que deux ans. Il s'était pourvu en cassation contre le nouvel arrêt, mais la Cour avait déchu Rochette de son pourvoi parce qu'il ne s'était pas constitué prisonnier, ainsi que l'exige la loi.

Dans les milieux judiciaires, d'aucuns prétendent que Rochette devra être ramené à Paris, en raison des nouveaux mandats lancés contre lui depuis sa fuite, à la suite de plaintes émanant de ses victimes.

Au point de vue militaire, la situation du financier n'est pas sans présenter quelques singularités. Une instruction pour le délit d'insoumission dut être ouverte contre Rochette dès le début des hostilités. Devra-t-il répondre devant un conseil de guerre de ce délit, alors que sous le nom de Georges Bienaimé il se trouvait être volontairement sous les drapeaux ?

"Comment j'ai fait engager Rochette"

Sous ce titre, M. Gustave Hervé raconte, ce matin, dans la *Victoire*, comment, en août 1914, il reçut la visite du financier Rochette, qui venait le prier de l'aider à contracter un engagement. Il savait, en effet, que le directeur de la *Victoire* avait rendu semblable service à divers individus « en délicatesse avec la justice » et auxquels il avait procuré des livrets militaires.

Nous laissons ici la parole à M. Hervé :

Me voici feuilletant mes livrets de réformés, de bons à rien. Pas de chance. Tous trop vieux ou trop jeunes. Enfin ! En voici un : le livret de mon collaborateur et ami Georges Bienaimé, qui fait à peu près l'affaire. Ça tombe bien. Bienaimé est un homme d'une haute valeur morale que l'on ne soupçonnera pas d'avoir vendu son livret. Inutile de lui dire que c'est pour Rochette ; si un jour il y a des histoires, il aura la conscience plus à l'aise pour dire, en toute vérité, qu'il ignorait Rochette. Sait-il même exactement pourquoi je lui ai emprunté son livret ? Je lui ai dit : pour une bonne œuvre patriotique et désintéressée. Et il me l'a donné les yeux fermés.

Voilà mon pseudo Bienaimé qui se présente à la Place pour contracter un engagement volontaire en qualité de motocycliste ; il est attaché au camp retranché de Paris, qui était alors en pleine zone des armées.

Il se fit ensuite verser dans une section de camions automobiles, avec laquelle, si je suis bien informé — car je l'ai perdu de vue, naturellement — il participa à la bataille de Verdun. Il faisait partie des « poilus » de l'automobile qui furent en l'oc cités à l'ordre du jour par le généralissime.

Ces derniers temps, il était avec sa section sur le front de la Somme, du côté d'Amiens ; c'est de là qu'il vint, comme tous les poilus, cette semaine, en permission régulière de six jours, et qu'il commit l'imprudence, n'y tenant plus, d'aller voir près de Granville un de ses enfants malades.

Voilà, sans aucune littérature, l'histoire véridique de l'enrôlement de Rochette.

M. Hervé ne dit pas s'il est advenu des ennuis au véritable Georges Bienaimé du fait de la perte de son livret militaire.



ROCHETTE

THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMEDIE

Le Monde où l'on s'ennuie reparaît mercredi soir sur l'affiche, avec quatre interprètes nouveaux : Lehmann, Mmes Nizan, Huguette Duflos et Lara jouent pour la première fois Roger de Cérans, Suzanne de Villiers, Jeanne Raymond et Lucy Watson.

Avant d'aller voir les débutants, j'ai dressé, à votre intention, une liste à peu près complète des artistes qui ont joué ces quatre rôles, depuis la première représentation du 25 avril 1881. La voici :

Roger de Cérans : Delaunay (1881), Baillet (1882), Desbordes (1903), Grand (1915).

Suzanne de Villiers : Mmes J. Samary (1881), Marguerite Durand (1882), Ludwig (1890), Alberte Thomsen (22 mars 1893), Lara (début, 22 septembre 1896), Bertiny (1897), Garrick (1903), Leconte (1906), Maille (1909).

Jeanne Raymond : Mmes Reichenberg (1881), Bertiny (1889), Muller (1892), Leconte (1899), Clary (1904), J. Provost (1907), Liffraud (1912).

Lucy Watson : Mmes E. Broisat (1881), Fayolle (1883), Moréno (1895), Frémaux (1897), Génat (1903), Robinne (1907), Malraison (1913).

Le 13 octobre 1909, Mlle Mitzzy-Dalti a lu le premier acte du rôle de Lucy.

Deux mots en hâte au sortir du théâtre. Représentation excellente. Mlle Nizan paraît sans doute trop « enfant », elle nous donne l'impression d'une petite fille plutôt que celle d'une jeune fille ; mais son jeu est intelligent, et sa parole franche.

Mme Huguette Duflos incarne une adorable Jeanne Raymond ; on sent chez elle les espiègleries de la jeune fille percer encore à travers la malice déjà savante de la jeune épouse.

Mme Lara, fine, plaisante et distinguée Lucy, pourrait se passer de l'accent anglais et nous rendre le personnage tel que le créa Mme Broisat. Lehmann a la gaucherie et l'émotion sincère de Roger de Cérans.

Emile Mas.

« UNE AMIE D'AMÉRIQUE » AU THÉÂTRE ANTOINE

Une actrice, en échange d'un collier, reçoit d'un usurier, après maintes péripéties, 53.000 dollars qui lui permettent d'offrir une usine à un Français. C'est une Américaine généreuse qui se souvient des *Mystères de New-York* et qui sait que nous avons besoin de munitions. Autour de ce personnage, habilement silhouetté par Mme Andrée Mégard, et du Français élégant, M. Henry Roussel, les auteurs, à gros traits de fusain, ont caricaturé une jeune Allemande d'Amérique, Mme Jeanne Fusier-Gir, son fiancé créole, M. Casalis, extrêmement drôle et mobile, son commensal, M. Gildès, fort comique, son père enfin, que M. Guérard, à cause de la franchise de son jeu, ne rend pas toujours antipathique. Guet-apens, substitution d'enveloppes, poursuites, je vous fais grâce de cela. Le public applaudit, et MM. Hanswyck et de Wattyne sont en droit de nous déclarer qu'ils n'ont pas visé d'autre but. Amuser peut être, en effet, et même de nos jours, un postulat suffisant. — PIERRE BOISSIE.

A l'Apollo. — L'amusante opérette *la Demoiselle du Printemps* atteint aujourd'hui sa 70^e représentation. Aujourd'hui, matinée à 2 heures. Loc. sans augmentation de prix.

Au Théâtre des Arts. — Le succès de la *Seconde madame Tanqueray* s'est affirmé dès le premier soir, grâce à la vivante et vibrante interprétation de Mme Berthe Bady, qui est une Paula remarquable. La pièce est faite pour relever ce magnifique talent, qui n'a jamais eu plus de grâce et plus de séduction.

Au théâtre des Capucines. — Ce soir jeudi, à 8 h. 15 très précises, réouverture. Première représentation de : *Tambour battant* ! revue — deux actes, trois tableaux — de MM. Huguette Delorme et C.-A. Carpentier, interprétée par Miles Gaby Boissy, Mérindol, Reine Dernas, etc., et Hilda May, MM. Berthez, Arnaudy, G. Battaille, etc. *Le Plumeau*, un acte de M. Maurice Hennequin. *Pant pant au rideau* ! prologue de M. André Debourges.

Dimanche prochain, à 2 h. 1/2, première matinée.

Au Châtelet. — Aujourd'hui, à 2 heures, en matinée, les *Exploits d'une petite Française*.

Aux Variétés. — Matinée à 2 h. 15, soirée à 8 h. 15 : *Kit* (Max Dearly).

La générale d'aujourd'hui. — Ce soir, à Ba-Ta-Clan, à 8 h. 30, répétition générale à bureaux ouverts de *Ça murmure*, nouvelle revue à grand spectacle de M. Valentin Tarrault.

Samedi et dimanche, premières matinées à 2 h. 30. — On peut louer par téléphone : Roquette 30-12. — Ba a-Clan ne donnera pas de matinée jeudi.

Une première à Calais. — Dimanche dernier a eu lieu à Calais, avec le plus vif succès, la première représentation de *L'autre héroïsme*, de Mlle Marthe Lacroix et M. Jules Courquin.

La Société des Rosati du Calaisais, par les soins de laquelle la représentation avait été organisée, avait fait appel au concours du célèbre tragédien Léon Segond, qui, entouré d'excellents interprètes, a mérité les ovations d'une salle comble et enthousiaste.

JEUDI 19 OCTOBRE

La Matinée

Comédie-Française. — A 1 h. 30, *Fourberies de Scapin*.

Opéra-Comique. — A 1 h. 30, *Paillasse*, Lakmé.

Odéon. — A 1 h. 45, *le Barbier de Séville*, *le Médecin malgré lui*.

Même spectacle que le soir : Antoine, Apollo, 2 h. ; Théâtre des Arts, 2 h. 15 ; Athénée, 2 h. 30 ; Ba-Ta-Clan, 2 h. 30 ; Bouffes-Parisiens, 2 h. 35 ; Châtelet, 2 heures ; Cluny, 2 h. 15 ; Théâtre de la Dauphine, Grand-Guignol, Gymnase, 2 h. 30 ; Nouvel-Ambigu, Palais-Royal, Renaissance, Variétés, 2 h. 15.

La Soirée

Comédie-Française. — A 7 h. 45, *la Marche nuptiale*.

Opéra-Comique. — A 7 h. 30, *Manon*.

Odéon. — A 7 h. 15, *la Jeunesse des Mousquetaires*.

Antoine. — A 8 h. 30, *Une amie d'Amérique*.

Athénée. — A 8 h. 30, *L'âne de Buridan*.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 30, *Faisons un rêve* (S. Guitry, Ch. Lysès).

Capucines (Gut. 56-40). — A 8 h. 30, *Tambour battant*, revue ; *le Plumeau* ; *Pant pant au rideau* !.

Châtelet. — Mercredi, samedi et dimanche, à 8 h. ; jeudi et dimanche, à 2 h. ; les *Exploits d'une petite Française*.

Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 30, *le Maître de forges*.

Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 30, *le Sphinx*, *l'Infidèle*.

Th. Michel. — Vendredi, *Une femme, un homme et un singe*.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *Madame et son Alceste*.

Apollo. — Tous les soirs, à 8 h. 15, *la Lemoiselle du Printemps*. Jeudi et dimanche, matinée à 2 h. 30. (Centre 72-21.)

Théâtre des Arts (Wagram 86-03). — A 8 heures, la *Seconde madame Tanqueray* (Mme Berthe Bady). Matin, jeudi et dimanche, à 2 h. 30, *Ça murmure* (générale).

Ba-Ta-Clan. — A 8 h. 30, *Ça murmure* (générale).

Cluny. — A 8 h. 15, *le Truc de la Bonté*.

Théâtre de la Dauphine. — A 8 h. 30, la *Revue*. Louise Balthy, Paul Ardot.

Grand-Guignol. — A 8 h. 30, *la Marque de la Bête*, etc.

Renaissance. — A 8 h. 15, *le Chopin*.

Trionon-Lyrique. — A 8 h. 15, *François les Bas-Bleus*.

Th. Réjane. — A 8 h. 30, *Mister Nobody*.

Variétés. — A 8 h. 15, *Kit* (Max Dearly).

Vaudiville. — A 2 h. 30 et 8 h. 30, *la Bataille de la Somme*.

MUSIC-HALLS. ATTRACTIONS. CINEMAS

Olympia (Tél. Centr. 44-68). — A 2 h. 30 et 8 h. 30, 20 vedettes et attractions.

Gaumont-Palace. — A 2 h. 20 et 8 h. 20, *l'Or de l'Avare*. Aujourd'hui, matinée populaire. Loc. 4, rue Forest. Tél. Marc. 16-73.

Omnia-Pathé. — Les Deux Gosses (2^e partie) ; *Rigadin veut placer son drame*. Actualités millitaires.

LE DEUXIÈME EMPRUNT DE LA DÉFENSE NATIONALE

Le paiement des coupons de la rente française

Nouvelles facilités

La solidarité de tous les citoyens d'un même pays fait sa force et son salut.

L'esprit de sacrifice qui se manifeste avec tant d'éclat parmi les hommes du front doit servir d'exemple aux industriels, aux commerçants, aux agriculteurs, aux employés et aux ouvriers qui ont pu faire des économies. Ils ont tous l'impérieux devoir de verser dans les caisses du Trésor public leurs capitaux et leurs épargnes.

En accomplissant cet acte de patriotisme, ils hâteront l'heure de la victoire finale et du retour des soldats au foyer ; ils décourageront l'ennemi, qui compte vainement — parce qu'il ne peut plus nous vaincre — sur notre lassitude et nos divisions.

Dans cette terrible lutte déchainée par la rapacité des ambitions allemandes, le dernier mot restera aux peuples les plus résistants et les plus décidés à pratiquer l'union sacrée.

La France qui se bat témoigne chaque jour qu'elle est capable non seulement de résister, mais de repousser l'agresseur.

La France qui travaille et qui épargne montre au monde qu'elle est résolue à aider ses défenseurs par de larges souscriptions à l'Emprunt national. C'est son devoir et c'est son intérêt !

Où les souscripteurs trouveraient-ils l'occasion d'effectuer un placement aussi sûr et aussi avantageux ? Où pourraient-ils trouver un revenu aussi copieux, net de tout impôt, payé à époques fixes ?

L'importance de ce revenu de 5,70 0/0, sa fixité, sa sécurité, constituent, à n'en point douter, des avantages intéressants.

A ces avantages s'en ajoute aujourd'hui un autre.

Tout dernièrement, sur le désir exprimé par beaucoup de souscripteurs, le ministère des Finances et le ministère des Postes se sont mis d'accord pour que les coupons des titres de Rente sur l'Etat fussent payés aux guichets des bureaux de postes dans des conditions qui seront prochainement portées à la connaissance du public.

FORCE SANTÉ



Le VIN de VIAL

Par son heureuse composition

Quina, Viande

Lacto-Phosphate de Chaux

est le plus puissant des fortifiants. Il convient aux convalescents, Vieillards, femmes, enfants et toutes personnes délicates et débiles.

DANS TOUTES LES PHARMACIES

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE PIGIER

Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

LES CONTES D'EXCELSIOR

Les Flanchards

XVI

Une bonne idée

Chez les Montbard.
C'est le jour de Madame Montbard. Elle est seule et se tam-
ponne les yeux avec son mouchoir. Entrent la Belle Madame
Treille et Madame de Rayche.

LA BELLE MADAME TREILLE (Elle ne regarde ja-
mais rien ni personne, parce qu'elle n'est occupée
que d'elle-même). — Bonjour, chère amie... Vous
avez une mine superbe!...

M^{me} MONTBARD (Elle n'ose pas parler, de peur de
se remettre à pleurer).

M^{me} DE RAYCHE (Elle flaire des embêtements qui
la ravissent d'avance). — Qu'est-ce que vous avez
donc?... Vous semblez toute bouleversée?...

M^{me} MONTBARD. — On le serait à moins!... (Dé-
luce.) Notre Edgar va au front!...

LA BELLE MADAME TREILLE. — Quand a-t-il été
appelé?...

M^{me} MONTBARD. — Il n'a pas été appelé... C'est
lui qui a voulu partir!...

M^{me} DE RAYCHE (ahurie). — Non?... Pas possi-
ble?... (Mme Montbard fait signe que si.) Il est
parti?...

M^{me} MONTBARD. — Pas encore!...

LA BELLE MADAME TREILLE. — Eh bien, il faut
gagner du temps... C'est ainsi que j'ai fait pour mes
neveux... Je me mets en travers chaque fois qu'il
est question de les envoyer au front... et, mois par
mois, semaine par semaine, je suis arrivée à...

Entrée de M. Desmarets de Saint-Gond, que l'on
met au courant.

M. DESMARETS DE SAINT-GOND. — Je suis stu-
péfait de cette décision... Elle n'a été provoquée par
rien?...

M^{me} MONTBARD. — Par rien du tout... rien que
nos sachsions du moins!...

M. DESMARETS DE SAINT-GOND. — Il ne vous dit
rien pour motiver ce départ imprévu?...

M^{me} MONTBARD. — Il dit qu'il a une mauvaise
presse!...

M. DESMARETS DE SAINT-GOND. — Pour ça, c'est
vrai et archiverai!... J'en avais d'ailleurs averti
Montbard à diverses reprises!...

M. DES RAMIERS (Il entre et baise la main de
Mme Montbard, puis devine un chambard quelcon-
que). — Vous avez tous des binettes à la désastre,
si j'ose ainsi m'exprimer?... Qu'est-ce qu'il y a?...

M. DESMARETS DE SAINT-GOND. — C'est Notre
fils Ed... (Il se reprend.) C'est Edgar Montbard qui
veut aller au front!...

M. DES RAMIERS (jouant l'ahurissement). — Lais-
sez-moi m'asseoir!...!...! (Il s'effondre sur un fau-
teuil. Mme Montbard pleure, le visage enfoui dans
son mouchoir.) — J'en suis baba!... C'est-à-dire, j'en
suis baba sans l'être, parce que, l'autre jour, quand
ce vieux garçon de café l'a appelé « viande proté-
gée », je me suis dit que, tout de même, il lui fau-
drait peut-être, en fin de compte, suivre le sort des
camarades... ou alors se terrer!...

M^{me} MONTBARD. — Il ne voudra jamais se terrer...
C'est affreux!...

M. DES RAMIERS (faussement compatissant). —
Cette pauvre Mme Montbard!... (à Mme Montbard.)
Il faut vous faire une raison... (Elle secoue la tête
avec énergie.)

LA BELLE MADAME TREILLE (à M. des Ramiers). —
On voit bien que vous ne savez ce que c'est que de
n'avoir qu'un fils unique!...

M. DES RAMIERS. — Je pourrais vous répondre
d'un air mystérieux que vous ignorez ma vie pri-
vée... mais je préfère vous dire, Belle Madame, que
quant à ce qui est d'avoir un fils... unique ou pas...
vous ne savez pas ce que c'est plus que moi!...

M^{me} MONTBARD (douloureusement). — Qu'est-ce
que je pourrais faire pour empêcher notre Edgar de
partir, mon Dieu?...

LA BELLE MADAME TREILLE. — Il y aurait en ce
moment un moyen, sinon d'empêcher, du moins
de retarder son départ... Ceux qui se présentent à
l'examen des aspirants vont prochainement compo-
ser... Il n'a qu'à se présenter à cet examen!...

M. DESMARETS DE SAINT-GOND. — Mais... n'est-il
pas officier déjà?...

M^{me} MONTBARD. — Non... Il avait dû l'être... et
puis... ça ne s'est pas arrangé... Il y a eu des in-
justices!...

M. DES RAMIERS (rosse). — Voyez-vous ça!...

LA BELLE MADAME TREILLE. — L'ainé de mes ne-
veux va se présenter à l'examen des aspirants... Que
Monsieur Edgar fasse aussi une démarche dans ce
but!...

M^{me} MONTBARD. — Il ne voudra pas!...

LA BELLE MADAME TREILLE. — Il peut bien vous
faire cette petite concession, voyons?... (Mme Mont-
bard secoue la tête.) Obtenez simplement qu'il se
présente à cet examen!...

M^{me} MONTBARD. — C'est que, justement... (elle hé-
site) les examens... ça n'est pas son affaire... (à la
baronne de Réaumur, qui vient d'entrer.) Cette
chère Baronne en sait quelque chose?...

LA BARONNE. — Ah! oui, l'odyssée du bachot!...
(Elle rit.) Nous n'avons jamais pu le faire rece-
voir!...

LA BELLE MADAME TREILLE (pratique). — Il ne
s'agit pas non plus d'être reçu à l'examen des as-
pirants, mais seulement de s'y présenter, afin de
gagner deux ou trois mois pour commencer!... Après,
on verra à trouver autre chose!...

M^{me} MONTBARD (à demi rassérénée). — S'il con-
sentait, pourtant?...

LA BELLE MADAME TREILLE. — Est-il là, votre
fils?...

M^{me} MONTBARD. — Je ne sais pas... Il y était tout
à l'heure!...

LA BELLE MADAME TREILLE. — Eh bien, voyez-le...
décidez-le... et, si vous le décidez, donnez-moi tout
de suite une petite note pour que je m'occupe de le
recommander!...

M^{me} MONTBARD (Elle se lève). — Je vais lui par-
ler s'il est là... Vous êtes notre Providence... (A
Folligny qui arrive avec la petite d'Eglantine, en
lui montrant la belle Madame Treille.) Elle est no-
tre Providence!...

LA BELLE MADAME TREILLE (Elle rit). — Il faut
que je vous explique... Il tombe une tuile à cette
pauvre Mme Montbard!...

LA PETITE D' EGLANTINE. — Notre fils Edgar veut
aller au front!...

FOLLIGNY. — Qu'il dit!...

M. DES RAMIERS. — Vous êtes déjà au courant?...

FOLLIGNY. — Nous venons de rencontrer Mont-
bard dans l'escalier!...

LA BELLE MADAME TREILLE. — J'ai conseillé à
Mme Montbard de faire passer à son fils, pour ga-
gner du temps, l'examen des aspirants... (Folligny
pouffe.) Qu'est-ce que vous avez?...

FOLLIGNY. — J'ai que Notre fils Edgar n'est pas
en état de passer un examen!...

LA BARONNE. — Le fait est que, autrefois, il n'a
jamais pu passer son bachot!...

M. DESMARETS DE SAINT-GOND (qui est incapable
d'écrire même une lettre, et envoie toujours des dé-
pêches quand il n'y a pas le téléphone). — Com-
ment!... il n'est pas bachelier!... Quel crétin!...

LA BELLE MADAME TREILLE. — Mais l'examen des
aspirants est, paraît-il, très facile!...

FOLLIGNY. — Si facile qu'il soit, il exige toujours,
je suppose, quelques vagues notions d'histoire et de
géographie... Eh bien, Notre fils Edgar ne sait cer-
tainement pas si Louis XIV a précédé ou suivi la
Révolution!...

M. DES RAMIERS. — Jamais ce garçon-là n'a ou-
vert un livre... Jamais il n'a lu un journal!... Depuis
sa première communion, il a passé sa vie à faire
du sport... du sport bête... de l'automobile presque
uniquement... Son ignorance réjouit le demi, ou
plutôt le quart de monde dans lequel il vit... elle y
est légendaire!... Alors, zute un peu!...

LA BARONNE (à Folligny). — Vous avez une jolie
canne... En quoi donc est la pomme?... En argent?...

FOLLIGNY. — Non... en aluminium, tout bonne-
ment... C'est un cadeau d'un filleul de guerre!...

LA BELLE MADAME TREILLE (étonnée). — Vous
avez un filleul?...

FOLLIGNY. — Mais oui... J'en ai même trois!...

Oh!... je ne leur écris pas que je suis sentimen-
tale et blonde, et que l'on s'accorde à me trouver
quelque agrément!... Ils ne me prennent pas pour
une jolie marraine, mais pour un brave homme de
parrain, qui leur envoie quelques petites douceurs!...

Alors, vous voyez, ils sont reconnaissants!... (Il re-
garde sa canne avec sympathie.)

M. DESMARETS DE SAINT-GOND (Il regarde la
canne avec amertume). — Voilà donc à quoi ils
passent leur temps au lieu de reprendre l'Alsace!...

LA PETITE D' EGLANTINE (ahurie). — Ben, on au-
rait beau faire... l'inventerait pas celle-là!...

M^{me} MONTBARD. — Elle revient, les yeux toujours
humides, mais l'air radieux!... — Il consent!...!...!
(Regard interrogateur. On « n'y est » déjà plus.)

Notre Edgar consent à passer l'examen!...

LA BELLE MADAME TREILLE. — Ah!... Vous voyez
que j'ai eu une bonne idée!...

GYP.

TRIBUNAUX

Le poids du pain

Un boulanger d'Asnières, M. Pannetier, était pour-
suivi, hier, devant la huitième chambre correctionnelle,
sous l'inculpation de tromperie sur la quantité.

Le 11 mars dernier, le sergent Oulmann, chef de
poste du Triphasé, à Asnières, faisait saisir six pains
de 2 kilos, qui, en réalité, ne pesaient que 1.500 gram-
mes chacun. Il en était ainsi depuis une année que
M. Pannetier fournissait le poste. Le préjudice causé
portait donc sur une différence de poids atteignant
1.370 kilos.

Pour sa défense le boulanger soutenait que le cui-
siner et le sous-officier chargé de l'ordinaire lui avaient
demandé des pains plus longs et plus cuits, d'où une
différence dans le poids. Se basant sur l'ordonnance
du préfet de police du 14 novembre 1864 disant : « La
vente du pain, dans tout le ressort de la préfecture
de police, se fera au poids constaté entre le vendeur
et l'acheteur, soit qu'elle s'applique à des pains entiers,
soit qu'elle porte sur des fractions de pains », le tri-
bunal, par un jugement longuement motivé, a condamné
le boulanger Pannetier à quinze jours de prison et
3.000 francs d'amende.

Soldat meurtrier

Le 3 septembre dernier, à Billancourt, au cours
d'une discussion, le soldat André Quoniam, vingt-cinq
ans, détaché à l'usine Renault, tuait d'un coup de cou-
teau le nommé Soilems. Cette dramatique scène avait
été provoquée par une querelle entre les femmes Quo-
niam et Soilems, pour une question de coquetterie.

Après réquisitoire du capitaine Montel et plaidoirie
de Mlle Germaine Picard, le soldat Quoniam a été
condamné à cinq ans de réclusion et à la dégradation
militaire.

Vol de lettres à des militaires

Emile Alliaume, trente et un ans, commis, auxiliaire
aux bureaux ambulants sur la ligne du Nord, était
surpris, le 11 septembre dernier, dérobant des mandats
et des coupures dans les lettres adressées à des mili-
taires.

La dixième chambre correctionnelle a infligé, hier,
à Alliaume, trois ans de prison, 500 francs d'amende
et cinq ans d'interdiction à toute fonction publique.

Confiance mal placée

La chambre des appels correctionnels a confirmé,
hier, les dix-huit mois d'emprisonnement qui avaient
été octroyés en première instance à Mlle Guyon, cette
jeune personne qui s'était approprié les 90.000 francs
de titres qui lui avaient été confiés.

Le lieutenant de vaisseau Monnot, avant de se ren-
dre aux Dardanelles, avait remis en dépôt à Mlle Guyon
des valeurs provenant de la succession de sa femme.
Au retour de l'officier, huit mois plus tard, Mlle Guyon
avait prétendu que les titres lui avaient été donnés et
qu'elle en avait disposé.

M^{re} Maurice Garçon assistait la jeune femme. M^{re} Au-
bépin, qui représentait la partie civile, a obtenu la res-
titution des 90.000 francs.

Les agents ne sont pas des "embusqués"

Mme Caplat, marchande de vins, rue Froidevaux, vou-
lant s'opposer à une arrestation que les agents opéraient
devant sa boutique, traita ces derniers d'« embus-
qués ».

Poursuivie devant le tribunal correctionnel, le pré-
sident Hubert du Puy lui déclara : « Votre mari a été
tué sur le front, cela me vous excuse pas d'avoir traité
les agents de police d'« embusqués ». Leur mission
est de maintenir l'ordre, et plus d'un d'entre eux a été
tué par excès de courage. »

Toutefois, M^{re} Théodore-Valensi réclama l'indulgence
en faveur de sa cliente, et le tribunal se borna à une
condamnation à 25 francs d'amende.

Faits divers

Les désespérés. — Vers 2 heures de l'après-midi,
hier, Mme Eugénie Blum, âgée de quarante-deux ans,
demeurant 33, rue de Douai, s'est jetée par la fenêtre
de son appartement, situé au cinquième étage, et s'est
tuée sur le coup.

Depuis quelque temps, la malheureuse était en proie
à des idées noires et avait à plusieurs reprises mani-
festé l'intention d'en finir avec l'existence.

A 6 heures, hier matin, quai Valmy, un marinier
a retiré du canal Saint-Martin le cadavre d'un homme
âgé de cinquante ans environ et vêtu comme un ouvrier
charpentier.

Le corps, qui ne porte aucune trace de violence, a
été transporté à la Morgue.

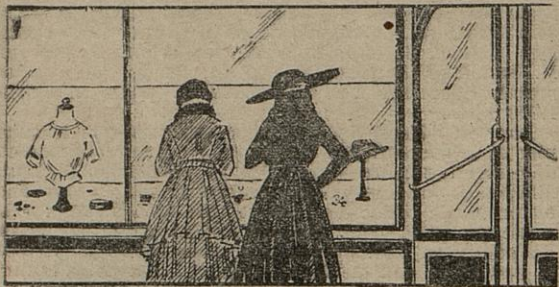
CINZANO
VERMOUTH

"EXCELSIOR" RÉTRIBUE

les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale — La vie artistique — Les procès
importants — Les accidents graves — Les événements
locaux — La vie économique — Les sports — Tous
faits pittoresques

Les pages de Madame



FLANEUSES

Quelques esprits moroses se sont complu, dès l'entrée de la saison, à commenter ce petit fait : *Il y a foule dans les grands magasins.* De là à conclure qu'il n'y avait rien de changé sous le soleil, que la guerre laissait les coquettes insensibles, il n'y avait qu'un pas !... Et de s'indigner, en termes véhéments, contre la légèreté et la frivolité de leurs contemporaines.

Il y a foule dans les grands magasins. C'est un fait.

Il y a foule, et ce n'est pas gai. Les femmes regardent, se consultent, hésitent. Achètent-elles ? C'est moins certain.

Pour beaucoup, le désir de voir est un palliatif à celui de posséder. Celle qui ne songera même pas à s'offrir une parure à bas prix, examine avec la plus scrupuleuse attention une écharpe somptueuse, la palpe, la retourne, cherche la tare. S'il allait y avoir un défaut ? Et tandis que, le sourcil froncé, elle scrute d'un œil sévère la précieuse pelletterie, elle a, l'espace d'un moment, l'illusion d'être une de ces privilégiées « qui ne se refusent rien ».

Autrefois, il y a bien longtemps — avant la guerre — il y avait un dérivatif : les rendus. Les rendus, qu'on a raillés bien à tort, rendaient — si l'on peut dire — d'inappréciables services dans les ménages. Car, je vous le demande, qu'y a-t-il de plus moral qu'un rendu ?

Pouvoir obtenir sans débours, chez soi, l'objet d'une convoitise éphémère, l'examiner à loisir, s'en laisser avant même que de l'avoir porté, le garder juste le temps qu'il ait cessé de plaire et le laisser reprendre par le livreur, sans un soupir, sans un regret, n'était-ce pas une belle chose et qui prouvait, mieux que les dissertations les plus subtiles, ce qu'il y a de fugitif dans un désir ?

Parfois, il est vrai, la « cliente sérieuse » ne gardait, sur une foultitude d'achats, qu'une houpette, et voyait, impassible, s'éloigner le garçon, courbé sous le poids des paquets. Mais c'était là une monomanie, et l'inconvénient résultant d'un abus n'était rien en regard du rôle bienfaisant de ce que j'appellerai le *rendu-soupape*. Combien de femmes, subitement éprises d'un objet trop coûteux, s'en firent passer l'envie rien qu'en le faisant séjourner *at home* quelques jours ! Que de



nauvaises pensées, de rancœurs, d'amers reproches, de tentations peut-être, furent, grâce au rendu, évités ! Par lui, tout s'arrangeait au mieux de la morale et de l'équilibre budgétaire !

Drapée, le matin, devant sa glace, du tea-gown leuille de rose ou du manteau bleu persan conrotés, la coquette avait tout le loisir de réfléchir et la raison étant revenue, d'imaginer quelque arrangement ingénieux... à prix réduit. Sans doute, il y avait souvent, devant la copie du modèle, des illusions cruelles, mais l'heure du caprice était passée : le *rendu-soupape* était intervenu à temps.

Des coquettes indécates ne craignaient point, paraît-il, « d'emprunter », pour quelque visite, l'objet qui leur faisait défaut et dont l'étiquette était — ô poésie ! — soigneusement dissimulée sous une fleur. C'étaient là des prêts pour des rendus, dont les chefs de rayon n'avaient pas lieu d'être fort satisfaits. Cependant, puisque les couturiers ont leurs lanceuses, un jour viendra peut-être où les magasins utiliseront au mieux la bonne volonté de ces mannequins ambulatoires... à condition toutefois de les pouvoir choisir !

En attendant cette ère nouvelle, l'inflexible livreur ne laisse rien que l'on ne paie. Et cela explique, en partie, qu'il y ait foule dans ces temples du sous-luxe. Celles qui, résignées, regardent passer les modes sans en prendre leur petite part de plaisir ou de vanité aiment encore à les contempler sur les autres et ne consentent point à ignorer ce qui se fait. Toutes ont la même allure volontairement blasée, indifférente. Celles qui rêvent d'un chapeau bleu, d'une blouse rose ou d'un renard blanc, les rejettent, négligemment, sur les tables. Une petite moue souligne leurs gestes. Elles ont bien l'air de dames qui ne trouvent pas ces parures à leur goût. Alors, d'un mouvement nerveux, elles rattachent à leur cou la cravate de loutre ou le maigre boa de plume et s'en retournent, prestes, dans la rue sombre. La vie est pleine de renoncements, il n'en est pas que de sublimes... Revenue au logis, la flaneuse n'y songe guère ; des soucis plus graves et plus hauts la retiennent ; pour s'être distraite en passant, elle ne les a pas oubliés.

Ayez donc, ô grincheux, plus d'indulgence. Vous-même, triste ou préoccupé, ne cherchez-vous jamais, au cercle, à une terrasse, un instant de repos, de diversion ? Qui songerait à vous en tenir rigueur ? Voir des chiffons, cela ne vaut peut-être pas mieux que d'aller au café, mais c'est tout comme.

Il y a foule dans les grands magasins...

Seulement, toutes les femmes n'achètent pas !

Huguette Garnier.

Correspondance

My Darling. — Lotionnez très souvent vos tempes avec une très forte décoction de camomille.

Lia. — Si vous craignez les crèmes grasses qui développent les duvets, prenez la crème de Mme Rambaud avec sa poudre de riz sans bismuth, vous aurez un joli teint velouté. Cr. 2 fr. 50 et 4 fr. Pdre 3 et 5 fr., 8, rue St-Florentin, Paris.

P. R... — Tous les magasins de nouveautés vendent des diverses épingles à onduler. La forme collet est très seyante et ne vieillit pas du tout ; mais rien ne vous empêche d'en adopter une autre.

Mary B... — N'employez pas toujours la même crème. Renseignez-vous à ce sujet à la Parfumerie Dalyle, 20, rue Godot-de-Mauroy.

Mlle D. M... Invalides. — Tous nos regrets, mais nous ne pouvons vous procurer les travaux que vous souhaitez.

Sabine J... — Pour les leçons de coupe, corset, mode, à domicile, écrivez à Mme Piquot, 59, rue de Rivoli.

Une abonnée. — Nous ne connaissons pas de traité simple. Un tel travail gagnera certainement à être confié à un homme du métier.

Antonine. — Douches froides, bains froids et rapides, marches au grand air, gymnastique, régime très nutritif, pâtes, féculents. Il n'est pas convenable de recevoir un jeune homme, même de son rang, en l'absence de ses parents. Le matin, toute la variété des quinquinas. A 4 heures, thé, chocolat, café glacé et toute la gamme des sirops, suivant la saison.

Marcelle. — Evitez les brusques changements de température. Supprimez le vin, les liqueurs et surveillez votre circulation du sang.

Boule de neige. — Mettez vos jambes au-dessus d'un récipient plein d'eau bouillante et enveloppez le tout d'une épaisse couverture sous laquelle se concentrera la vapeur.

Amie vieillissante. — Prenez des bains d'amidon fréquents. Ils vous calmeront sûrement. Dans une baignoire ordinaire, 500 grammes d'amidon suffisent largement.

Jeune mariée. — Nous publierons sans doute un article qui vous indiquera la méthode à suivre. Un peu de patience seulement.

My Darling. — Humectez vos tempes fréquemment avec une très forte décoction de camomille.

P. R... — Dans tous les grands magasins, vous trouverez différents genres d'épingles à friser. La forme collet est charmante et jeune, puisqu'elle dégage la taille. Mais vous pouvez aussi bien en adopter une autre.

QUELQUES CONSEILS

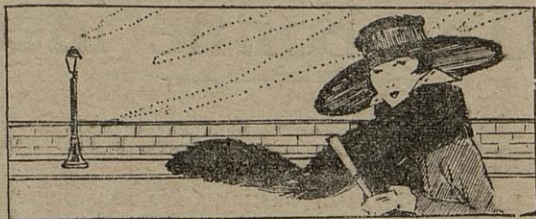
Jambon à la Saint-Henri. — Faire frire des tranches de jambon cru dans du beurre. Dresser les tranches, en couronne, autour du plat.

Au milieu, une sauce tomate sur laquelle on met une pyramide de fonds d'artichauts, frits au beurre.

Entre chaque tranche de jambon, intercaler un quartier d'œuf dur.

Œufs à la Porcheronne. — Mettez dans un légumier, en alternant, des tranches d'œufs durs et des tranches de pommes de terre cuites à l'eau. Salez, poivrez ; arrosez avec une bonne béchamel. Tenez quelques minutes à l'entrée du four avant de servir.

Mettre un peu de muscade dans la béchamel.



MODES ET CHIFFONS

On a un peu honte d'être forcée de penser à la toilette et aux chiffons pendant que les maris, les frères ou les fiancés sont là-bas, exposés à mille dangers, comme on a un peu honte aussi d'être chez soi, bien douillettement au chaud, pendant qu'eux ne sont pas défendus contre le froid, le brouillard et la pluie !...

Pourtant il faut s'habiller et si toutes les femmes gardent une note très discrète en leurs ajustements, comme on disait autrefois, toutes, quel que soit leur budget de toilette, savent être vêtues avec cette coquetterie de bon ton qui caractérise la femme de chez nous.

Les tailleurs sombres en velours de laine ou de coton, en homespun, en bure ou en drap, servent de fond à la toilette actuelle. Pour l'après-midi, on porte volontiers, sous la jaquette longue, une casaque de crêpe de Chine, de crêpe météore ou de charmeuse légèrement brodée de soie ou de fil de métal. Certaines robes même sont faites de deux tissus, l'un formant un corsage qui descend jusqu'au dessous des hanches, l'autre une jupe fixée à ce corsage. Dans ce cas la robe, d'une seule pièce, se complète, pour sortir, d'une jaquette ou d'un manteau de même tissu que la jupe. Le croquis (5) de la page qui suit peut être parfaitement combiné dans cet esprit au lieu d'être fait d'un seul tissu. Un des points les plus caractéristiques de la mode nouvelle c'est l'extrême étreinte des corsages ; nous ne sommes plus aux formes froncées des modes 1830, mais bien plutôt au spencer ajusté, dessinant assez nettement la poitrine, des modes Directoire, ou au long corsage des robes du Moyen Age. Certaines blouses boutonnées et très serrées devant, avec col montant et manches ajustées, rappellent aussi l'ancien jersey qui fut si à la mode vers 1880.

Les jupes elles-mêmes ont beaucoup moins d'ampleur, et si certains couturiers persistent à les faire assez bouffantes, il faut reconnaître qu'il y en a bien davantage qui les rétrécissent et les font davantage plaquer au mollet.

On nous prédit un retour de la passementerie, un des luxes de nos mères ; mais il faut avouer qu'on n'en voit guère sur les robes de cette saison ; ce qu'on voit beaucoup, par exemple, ce sont les broderies de perles, de métal, de soie ou de laine. Les grosses broderies de laine de tons vifs s'allient très bien aux étoffes bourruées, en vogue actuellement. On peut facilement les exécuter soi-même, et comme les effets en sont assez larges, elles ne demandent pas beaucoup de temps. Les broderies de perles ne sont pas non plus difficiles à faire ; un large motif décoratif bien choisi fermant une ceinture ou un devant de corsage suffit à garnir une robe toute simple en serge ou en velours. Les broderies de chenille et de soutache sont aussi très employées, et les robes extrêmement simples de forme qu'on porte, comportent presque toutes un effet de broderie. Broderies également sur les chapeaux et aux fourrures. Par contre, les gants sont beaucoup moins brodés : plus de larges baguettes qui épaississent la main. Pour les courses matinales, on porte le gant d'antilope gris fer ou havane foncé ; pour l'après-midi et les visites, le gant de Suède ou de chevreau blanc, biseuit ou champagne.

On semble revenu à une mode un peu plus raisonnable quant à la façon de se chauffer : les talons sont moins hauts, les grandes bottes molles moins en vogue. On peut encore trouver peut-être les empeignes un peu plus courtes et les bouts trop carrés ; mais on ne voit plus de souliers à boucles ni de bas arachnéens pour accompagner les costumes tailleurs, ce qui n'était ni pratique ni élégant, la véritable élégance consistant à faire un ensemble harmonieux, adapté au milieu dans lequel il doit être vu !...

Jeanne Farmant.

NOTES D'ELEGANCE

Mme M. G... — La coiffure haute est toujours très portée, mais toutes les coiffures sont bien quand elles sont simples.

D. C... — Non, ce que vous désirez existe. Ainsi, pour des costumes tailleur classiques, sobres et en même temps d'une élégance originale, vous trouverez certainement à des prix raisonnables des modèles de grande couture, d'une coupe impeccable dans des tissus mode, chez F. Scavone, Tailleur pour Dames, 21, rue Royale (2^e étage, ascenseur).

Passer donc voir sans tarder sa jolie collection ou écrivez-lui de notre part, pour recevoir ses vignettes et échantillons.

Les pages de Madame

Croquis de la Semaine



1. Parure de fourrure composée d'un collet de taupe doublé de ventre de petit gris fermé par un nœud de velours gris comme le chapeau. Manchon de forme nouvelle assorti. — 2. Petite cloche à gros fond sous le faite de petits bouillonnés de velours châtaigne, piquée d'une fantaisie de plumes changeantes. — 3. Bonnet napolitain en velours sable garni de skungs et d'un gland de chenille. — 4. Chapeau de velours de laine amadou cerclé d'un ruban même ton noué derrière. — 5. Robe de forme nouvelle en velours marine, corsage très plat légèrement brodé d'acier et jupe plissée montée au-dessous des hanches. Toque de velours bleu avec motif de perles. — 6. Petit boléro le kolinsky de forme très vague à manches larges. Collier, manchon et garniture de skungs au chapeau. Robe de serge ficelle brodée. — 7. Robe d'épinglé rouille garnie de putois et de broderie roumaine. Manchon de fourrure et broderie et tour de cou assorti.

BLOC-NOTES

LA JOURNÉE

Fête à souhaiter : aujourd'hui jeudi 19 octobre, Saint Savi-
NIEN; demain, Saint AURÉLIEN.
A 2 h. 1/2, réunion générale d'automne, organisée par
la Ligue Française (grand amphithéâtre de la Sorbonne).
A 3 heures, séance à la Chambre des Députés.

NOUVELLES DES COURS

— S. A. R. la duchesse de Vendôme va s'installer au château
Saint-Michel, à Cannes.

INFORMATIONS

— Ont été cités à l'ordre du jour :
Claude Veber, officier d'artillerie, et Michel Veber, brigadier,
tous deux fils du réputé peintre Jean Veber, qui a repris ses ga-
lons de caporal, au début de la guerre, à cinquante-deux ans, et
a, lui aussi, été décoré de la médaille militaire et de la croix
de guerre.
— La duchesse de Manchester, venant d'Amérique, est de
retour à Londres.

BIENFAISANCE

— S. M. la reine de Roumanie, accompagnée du prince Nicolas,
de Mme Mavrodî, dame d'honneur, et du colonel Baliff, aide
de camp royal, vient d'inaugurer un hôpital organisé par la
colonie arménienne de Bucarest et contenant cinquante lits.

MARIAGES

— Hier a été célébré, en l'église métropolitaine de Notre-
Dame, le mariage de Mlle Marie Van Vorst avec M. Gaetano
Cagliati, de Rome.

NAISSANCES

— La comtesse Joseph de Jossé-Lévas, née de Vallier, vient
de mettre au monde, à Dijon, un fils, qui a reçu le prénom de
François.

DEUILS

Morts pour la France :

ROBERT WARNOD, capitaine au 45^e d'artillerie, frère de notre
collaborateur André Warnod. — MAURICE DALLERÉ, lieutenant
d'infanterie. — EDOUARD LOROT, sous-lieutenant de dragons, at-
taché au 265^e d'infanterie, chef de grenadiers. — Baron de
ROVIRA DE ROQUEVAIRE, sous-lieutenant au 342^e territorial. —
JEAN DE PARCEVAUX, sous-lieutenant d'infanterie. — EDMOND
CONCY, sous-lieutenant au 350^e d'infanterie, fils de l'ancien dé-
puté de Paris. — DIDIER HUGUENIN, sergent, chef de gren-
adiers, au 6^e chasseurs alpins. — BERNARD ODIN, du 53^e d'infan-
terie.

Nous apprenons la mort :

De M. Homery, vice-consul de France, décédé à Melbourne;
De M. Mongruel, conseiller général de la Vienne, maire de
Jaulnay-Clan;
Du maître paysagiste Eugène Berthelon, membre de la So-
ciété des Artistes français, du comité de l'Association Taylor et
des Parisiens de Paris;
Du baron Eugène Surcouf, capitaine de vaisseau en retraite,
officier de la Légion d'honneur, décoré des médailles de 1870-71,
du Tonkin, de Madagascar, etc., décédé à soixante-douze ans,
beau-père de M. Jacques Lemaire, avocat à la Cour d'appel, et
du capitaine d'artillerie Jean Rouquette;
De Mme Levassor, veuve du grand industriel;
De M. Jules Pigault, ancien vice-président de la Chambre de
commerce de Paris, chevalier de la Légion d'honneur;
De M. Jacques Bernus, décédé à Blonay (Suisse);
De Mlle Yvonne de Grosourdy de Saint-Pierre, décédée à
vingt ans, fille du marquis de Grosourdy de Saint-Pierre et de
la marquise née Potier de Courcy, tous deux décédés;
De M. Pierre Mallarmé, receveur de l'enregistrement en re-
traite, décédé à Sens, veuf de Mlle Lucie Sagui.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la
plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ».
Demander conditions spéciales à nos bureaux.

Les Sports

CYCLISME

Le Grand Prix des Tout-Petits (6^e année). — Diman-
che, course réservée aux jeunes gens âgés de moins
de dix-sept ans, sur le parcours du Petit-Bicêtre, Sar-
clay, Saint-Aubin, Courcelles et retour. Total, 30 kil.
Départ à 3 heures.

Le Championnat de fond de la F.A.S. (43^e année). —
Sur le circuit de Versailles, les 100 kilomètres, course
pour le titre de champion de la F.A.S. Départ au « Père
Auto », le matin, à 7 heures.

ATHLETISME

Nouveau record mondial. — Le Californien Frank
S. Murray a couru 120 yards haies (110 mètres) en
14 sec. 2/5, à Travers-Island, le 23 septembre avec
trois obstacles de 0 m. 914.

La Bourse de Paris

DU 18 OCTOBRE 1916

C'est toujours la lourdeur qui reste la note dominante.
Au parquet, le groupe espagnol, les cuprifères et certaines
spécialités sont parmi les exceptions. En banque, les indus-
trielles russes résistent le mieux.

Nos rentes ne se modifient pas : le 3 0/0 à 61,40, le 5 0/0
à 90. Du côté des fonds étrangers, l'Extérieure s'améliore
de 96,55 à 96,90; Russes diversement traités : le 1891 hé-
chit à 59,75, tandis que le 1906 est un peu mieux tenu à
87,30. Etablissements de crédit en légère réaction.

Nos grands Chemins français ont des fortunes diverses :
Nord en reprise à 1.370, de même l'Ouest à 699; par contre,
le P.-L.-M. se tasse à 1.020. Aux lignes espagnoles, le Nord-
Espagne s'améliore à 416,50, le Saragosse à 415,50.

Cuprifères soutenues : le Rio se négocie à 1.775, le Boléo
à 900.

COURS DES CHANGES

Londres, 27,79; Suisse, 110 1/2; Amsterdam, 239; Pé-
trograd, 182; New-York, 583 1/2; Italie, 90; Barcelone, 590.

METALLS A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos : Cuivre Chili disp., 123 1/2;
cuivre liv. 3 mois, 119; électrolytique, 143; étain comptant,
178 1/2; étain liv. 3 mois, 179; plomb anglais, 31 1/2;
zinc comptant, 53; argent, l'once 31 gr. 1.035, 32 d. 5/16.

LE CHARBON A MOITIÉ PRIX

Economie de 50 0/0 sur le charbon par l'emploi du
SELDONITE, produit anglais. Nombreuses lettres
d'attestations. La boîte pour 1.000 kilos : 5 francs.
CORNEAU, 17, rue Trélaigne, Paris.

F^{que} de POSTICHES et C^{neux} en Gros.

HERMOSA, 24, Boul. de Strasbourg, Paris.
Exécute égal^{ment} commandes particulières au prix de fabrique.
Grand Choix de Modèles nouveaux. Travail à façon avec démolures.

LA ROSÉE remplace le VIN
BORDELAISE 5 francs pour 120 litres
Franco contre 5 fr. 65
ROSTIAUX, 31, rue du Landy, CLICHY, Seine.

VARICES

immédiatement et radicalement soulagées par le post
rational des Bas élastiques de V.-A. CLAVERIE, fabricant.
234, Faubourg Saint-Martin, PARIS. Lisez l'intéressante Notice
sur les Varices, envoyée gratuitement sur demande, ainsi que la
façon de prendre les mesures et tous renseignements désirés.

Pilules Orientales

Développement, Fermeté, Reconstitution du Buste chez la Femme.
Le flacon avec notice 6 fr. 35 franco. — J. RATIE, Ph^{arm}, 45, Rue de l'Echiquier, Paris.

FEUILLETON D'« EXCELSIOR » DU 19 OCTOBRE 1916

12

La côtelette à la victime

roman inédit

par CLAUDE

Chacun fait, ici-bas, la cuisine qu'il peut

Transportez-les à la campagne, au soleil, ils
s'étiolent et crèvent d'ennui et de grand air, mais
dans un bas entresol ou dans une soupenote, au fond
d'une boutique obscure, respirant l'odeur des rui-
seaux, la lourde atmosphère fumeuse et miasma-
tique de la cité, ils prospèrent.

Innocents parasites, ils vivent de la vie des
autres, des spectacles de la grande ville. Son
mouvement suffit à les animer. Un cheval qui
tombe, une affiche collée au mur, un réverbère
que l'on nettoie, une discussion entre deux com-
mères, excitent leur intérêt autant qu'une exé-
cution capitale, le retour de troupes victorieuses
ou des acclamations autour d'un tribun.

Quelques-uns travaillent, les autres ne font
rien, mais leur grande affaire c'est cette curiosité
inlassable, ravie et stupide, puissante comme une
passion et qui, comme une passion, se suffit à soi-
même.

Népomucène Cadouille appartenait sans nul
doute à cette espèce. Gras, mollet et incolore, les
yeux à fleur de tête, la bouche narquoise, les joues
pleines et le regard ébaubi, il circulait dans Paris,
allant du Palais ci-devant Royal aux Halles, des
Halles au Pont-Neuf et au Pont-au-Change, tou-
jours en quête de spectacles. Nul ne prêtait atten-
tion à sa personne. Il passait partout inaperçu.

Le citoyen Cadouille, depuis le retour de la
belle saison, s'était créé une occupation : il pé-
chait à la ligne.

Depuis une huitaine, tous les après-midi il ve-
nait s'installer sur la berge du Pont-au-Change.
Il lançait sur l'eau un fil suspendu à une gaule,
et il regardait flotter son bouchon avec la même
attention ahurie, les bajoues tombantes et les
genoux cassés, qu'il contemplait les marchands
de coco, les gardes de la légion de la police, les
marchandes de pommes ou les pérorateurs politi-
ques qui abondaient dans ces parages.

La vie de Paris, alors, était concentrée là, aux
alentours de l'Hôtel de Ville, comme au Palais-
Royal. Deux centres : au Palais-Royal, les agio-
teurs, les jouisseurs, les joueurs, le luxe et tous
les vices. Au Pont-au-Change, les déserteurs, les
ouvriers sans travail, les soldats en permission,
les beaux parleurs et les mécontents, les malheu-
reux, les agents provocateurs, l'intrigue, les com-
plots, l'espionnage.

En écoutant tout ce qui se disait au Palais-
Royal et au Pont-au-Change, la police connaissait
l'opinion de Paris.

Ce doux idiot de Népomucène Cadouille était
venu, ce jour-là, comme à son habitude, lancer sa
ligne dans le fleuve. Il était quatre heures.

Le tricorne en arrière, la perruque à courte
queue dansant sur son collet rapé, touchant à
cause du reflet du soleil dans l'eau, il sautillait
sur ses jambes chaussées de bas chinés, en sui-
vant son bouchon à la dérive.

Des bateaux chargés de paille, de tonneaux,
montaient et descendaient la Seine. Les bateliers
s'interpellaient au passage... A l'entrée du pont,
les groupes habituels étaient réunis, discutant
des événements du jour.

Le citoyen Cadouille, absorbé dans sa pêche,

nullement miraculeuse, n'y prêtait aucune espèce
d'attention.

Il continuait cependant de loucher avec une
telle obstination que l'on aurait pu croire que son
œil gauche ne perdait pas un des mouvements des
passants sur le pont et que le droit embrassait tout
le spectacle du fleuve.

Il n'en était rien. Il louchait si fort qu'il ne vit
pas un bachelot, lourdement chargé et remontant
le courant et sur lequel un batelier qui avait l'in-
tention d'aborder à l'endroit précis où il se trou-
vait l'interpella :

— Hé ! Vieux ver de vase ! Tu ne me vois
pas ?...

Le citoyen Cadouille cessa de loucher. Il répon-
dit poliment :

— Chut ! citoyen ! Ça mord !...

— Ça mord... C'est toi qui es mort, vieille car-
casse. Hé, tu me gênes pour aborder !

Népomucène Cadouille était insensible aux
injuries.

— Ça mord ! citoyen Marseillais, répondit-il, en
faisant allusion à l'accent prononcé de son insolent
interlocuteur. Tu vas me faire manquer un
poisson.

— Je m'en soucie bien de ton poisson, vieil
échappé de cimetière... Hé ! Qui te dit que je suis de
Marseille ?...

— Ton accent, citoyen, répondit le pêcheur en-
têté.

— Mon accent, vieux nigaud, il vaut bien le
tien, espèce d'enflé... En voilà-t-il pas une sale
citrouille, un vieux débris, une vieille trombille !...
Ce messière-là trouve à redire à mon accent !... Ça
veut gêner les bons bougres qui travaillent à la
sueur de leur front !

Népomucène Cadouille ne s'émut pas de ces in-
vectives.

— Ça mord, citoyen, ça mord... Passe au large.

— Attends un peu, je vais te mordre.

UNE BOITE

DE

VÉRITABLES

PASTILLES VALDA

bien employée, utilisée à propos

PRÉSERVERA

votre Gorge, vos Bronches,
vos Poumons

COMBATTRA

vos Rhumes, Bronchites,
Grippe, Influenza, Asthme,
Emphysème, etc.

MAIS SURTOUT EXIGEZ BIEN

LES VÉRITABLES

PASTILLES VALDA

vendues seulement

en BOITES de 1.50

portant le nom

VALDA

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MEDITERRANEE

L'hiver à la Côte d'Azur

1^{re} Billets d'aller et retour collectifs de 1^{re}, 2^e et 3^e classes
valables 33 jours, délivrés du 15 octobre au 15 mai dans
toutes les gares P.-L.-M., aux familles d'au moins trois
personnes, pour : Cassis, La Ciotat, Saint-Cyr-sur-Mer, La
Cadière, Bandol, Ollioules-Sanary, La Seyne-Tamaris-sur-
Mer, Toulon, Hyères et toutes les gares situées entre Saint-
Raphaël-Valescure, Grasse, Nice et Menton inclusivement.
Minimum de parcours simple : 150 kilomètres.

Prix : les deux premières personnes paient le plein tarif,
la troisième personne bénéficie d'une réduction de 50 0/0,
la quatrième et chacune des suivantes d'une réduction
de 75 0/0.

Faculté de prolongation d'une ou plusieurs périodes de
quinze jours, moyennant un supplément de 10 0/0 du prix
du billet pour chaque période.

Arrêts facultatifs aux gares situées sur l'itinéraire.
Demander les billets quatre jours à l'avance à la gare
de départ.

2^e Billets d'aller et retour collectifs de 2^e et 3^e classes
valables jusqu'au 15 mai 1917, délivrés du 1^{er} octobre au
15 novembre dans toutes les gares P.-L.-M., aux familles
d'au moins trois personnes, pour Cassis et toutes gares
P.-L.-M. situées au delà vers Menton.

Minimum de parcours simple : 400 kilomètres. Le coupon
d'aller n'est valable que du 1^{er} octobre au 15 novembre 1916.

Prix : Les deux premières personnes paient le plein tarif;
la troisième bénéficie d'une réduction de 50 0/0; la qua-
atrième personne et chacune des suivantes d'une réduction
de 75 0/0.

Arrêts facultatifs aux gares situées sur l'itinéraire.
Demander les billets quatre jours à l'avance à la gare
de départ.

ENTERITES
et MALADIES GASTRO-INTESTINALES
Diarrhée verte des nourrissons, Enterite muco-membraneuse, tuberculeuse; Constipation, Accidents appendiculaires, Fièvre typhoïde, Maladies de la Peau, Acanthosis, Eczéma, Furoncles, etc.
GUÉRISON CERTAINE par l'usage de l'
ANIODOL
Le PLUS PUISSANT ANTISEPTIQUE
sans Mercure ni Cuivre
Réalisant sûrement l'antiseptisme intestinal, à la dose de 50 à 100 gouttes par jour
d'ANIODOL INTERNE
dans une tasse de fleurs d'oranger.
Prix 3.50 dans toutes Pharmacies. — Renseignements et Brochures: S^{de} de l'ANIODOL, 32, Rue des Mathurins, Paris.

TAILLEURS Visitez nos Modèles depuis 140 fr.
ROBES - MANTEAUX
G. BLANCHARD, 3, rue St-Honoré.

Commissaires-priseurs
Succession de Madame la Comtesse de la R...
OBJETS D'ART ET D'AMEUBLEMENT
Faïences, Porcelaines, Bronzes
du XVIII^e siècle
Lambrequin en ancienne tapisserie d'Aubusson
Argenterie
MEUBLES & SIÈGES ANCIENS
Tableaux, Aquarelles, Gravures,
Tapis d'Orient, Livres.
Vente Hôtel Drouot, salle 6, les 24, 25, 26 et 27 octobre.
Exposition publique, lundi 23 octobre 1916, à 14 h. 1/2.
M^{re} André COUTURIER, com.-pris., 56, r. de la Victoire.

Demandez
La Reine des Montres
pour HOMME ou DAME
Imitant l'or. — Inaltérable.
CADRAN 24 HEURES
Garanti 15 ans sur bulletin.
Prix: 22 fr. 75 Chaîne Cadeau.
Joindre Montant à la Commande.
Jean BENOIT fils, Horloger-Constructeur technique,
Manufacture d'Horlogerie, Besançon (Doubs). (Brev. d'Album III.)

BOUCHON-TOUPET-ABSORBATEUR
Plus de Culots! Plus de Nicotine! Economie 50%
Dans tous les Bureaux de Tabac — 20 c. le cahier.
EXCELSIOR PROTECTOR. Croco garni de son cahier. 1 fr.
Envoi rec. Mandat Timbré P^{ost}. CHAUVÉ, 15, Rue Parrot, PARIS.

LE RETOUR D'AGE
Toutes les femmes connaissent les dangers qui les menacent à l'époque du **RETOUR D'AGE**. Les symptômes sont bien connus. C'est d'abord une sensation d'étouffement et de suffocation qui étirent la gorge, des bouffées de chaleur qui montent au visage pour faire place à une sueur froide sur tout le corps. Le ventre devient douloureux, les règles se renouvellent irrégulièrement ou trop abondamment et bientôt la femme la plus robuste se trouve affaiblie et exposée aux pires dangers. C'est alors qu'il faut, sans plus tarder, faire une cure avec la
JOUVENCE de l'Abbé SOURY
Nous ne cessons de répéter que toute femme qui atteint l'âge de 40 ans, même celle qui n'éprouve aucun malaise, doit à des intervalles réguliers, faire usage de la **JOUVENCE de l'Abbé SOURY** si elle veut éviter l'afflux subit du sang au cerveau, la congestion, l'attaque d'apoplexie, la rupture d'anévrisme, etc.
Qu'elle n'oublie pas que le sang qui n'a plus son cours habituel se portera de préférence aux parties les plus faibles et y développera les maladies les plus pénibles: Tumeurs, Fibromes, Neurasthénie, Cancers, Métrites, Phlébite, Hémorragies, etc., tandis qu'en employant la **JOUVENCE de l'Abbé SOURY**, la femme évitera toutes les infirmités qui la menacent.
Le flacon 4 fr., dans toutes Pharmacies; 4 fr. 60 franco. Expédition franco gare, par 3 flacons, contre mandat-poste de 12 francs adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.
(Notice contenant renseignements gratuits). 293

VICTIME DE SON ESTOMAC. IL CROIT AUX MIRACLES

Soulagement merveilleux dès la première dose
de "MAGNÉSIE BISMURÉE"

Tous ceux qui souffrent de maux d'estomac, de Dyspepsie, Indigestion, Dilatation, etc., et qui ont subi d'indicibles tortures et dépensé leur temps et leur argent sans obtenir le moindre soulagement, doivent lire ce qu'écrivit M. Wallée et profiter de son expérience vraiment extraordinaire. Lisez ce qu'il écrit:



« Bueil, le 9 Mai 1916.
« Je ne croyais pas aux miracles, mais je suis heureux de vous affirmer que j'en ai constaté l'existence en faisant usage de votre précieuse "Magnésie Bismurée", dont je me sers après mes deux principaux repas. Je souffre depuis très longtemps d'une affection d'estomac que les nombreux médecins que j'ai consultés ont qualifiée, les uns: Dilatation, les autres: Dyspepsie. Il y a trois semaines, n'y tenant plus, souffrant d'aigreurs acides, de renvois, vomissant plusieurs fois par jour, tourmenté, surtout la nuit, par des crises caractérisées sous la forme de crampes d'estomac intolérables, j'allais consulter un spécialiste à Paris. Ponctuellement pendant quinze jours je suivis le traitement, rien n'y fit, j'allais de pis en pis, quand, sur le conseil d'un de mes amis, je fis usage de la "Magnésie Bismurée". Je dois vous dire qu'à ce moment je n'étais plus qu'un ombre de moi-même, et puis vous affirmer que dès la première dose, je sentis comme par enchantement un soulagement immédiat. J'ai continué, je suis à mon deuxième flacon et ne ressens plus aucune douleur, je mange avec appétit et n'ai pas rendu depuis la première prise, c'est le paradis relativement à l'enfer passé. Si cette lettre peut vous servir d'attestation, je vous autorise à publier mon nom et, au contraire, serais heureux de fournir à ceux qui souffrent un exemple et une preuve qu'il ne faut jamais désespérer. »
« Signé: WALLÉE. »

L'expérience de M. Wallée est celle de beaucoup d'autres. Des milliers de personnes, autrefois dyspeptiques chroniques, qui sont aujourd'hui en excellente santé, fortes, et peuvent absorber trois bons repas par jour sans craindre aucune suite fâcheuse, attestent les qualités merveilleuses de la "Magnésie Bismurée", le remède universellement reconnu comme le plus efficace contre les maux d'estomac. Ne souffrez plus! N'hésitez pas, et surtout n'attendez pas! Allez aujourd'hui chez votre pharmacien et demandez-lui un flacon de "Magnésie Bismurée", prenez-en une demi-cuillerée à café dans un peu d'eau après le repas et vous verrez que votre digestion s'effectuera faci-

lement et sans souffrances. Rappelez-vous que la "Magnésie Bismurée" est le seul remède dont l'efficacité est telle que chaque bouteille est vendue avec la garantie absolue que vous serez satisfait ou que votre argent vous sera remboursé. Peu importe que vous ayez souffert pendant des années, quel que soit le nombre de remèdes que vous ayez pu essayer; peu importe que votre cas ait été considéré comme exceptionnel; vous pouvez essayer la "Magnésie Bismurée" en tenant compte de la garantie qui est claire et sans équivoque: votre argent vous sera remboursé si vous n'éprouvez pas de soulagement et vous serez seul juge. Cette garantie absolue est donnée avec chaque flacon.

"MAGNÉSIE BISMURÉE"

(Marque Déposée)

Le remède garanti contre tous maux d'estomac, est en vente chez tous les pharmaciens sous forme de poudre ou de comprimés à 2 fr. 50 et 4 fr. 50 pour la poudre et à 3 fr. 50 pour les comprimés; ou je vous l'expédierai directement contre envoi du montant, plus 0 fr. 50 pour frais de port.

AVIS. — Un échantillon de "Magnésie Bismurée", contenant suffisamment pour faire quelques essais sera envoyé par retour contre la somme de 0 fr. 50 seulement pour couvrir les frais.

A. W. B. SCOTT, Pharmacien, 38, Rue du Mont-Thabor, Paris.

Et poussant sa barque d'un coup de rame, le batelier irascible fit passer son embarcation sur le bouchon de l'enragé pêcheur.

— Ah! citoyen, tu vas me faire perdre ma ligne.

Les curieux sur le pont avaient assisté amusés à ce débat entre le vieux bourgeois et le marinier.

— Ce n'est pas bien, citoyen Marseillais, de troubler le plaisir paisible d'un honnête citoyen et de lui faire manquer sa pêche, objecta le pêcheur molesté.

L'irascible batelier semblait se faire un jeu de la déconvenue du vieux bourgeois. Léopithète de Marseillais surtout avait transformé sa colère affectée en fureur.

— Je vais te montrer comment je m'appelle, troua de diou de vieille bagasse! répliqua-t-il en poussant sa barque à la rive.

— Je ne sais pas ton nom, citoyen, mais certainement tu ne t'appelles pas Boniface, lança le vieux.

Des rires éclatèrent autour de lui. La face courroucée de petite vérole, tourmentée et rugueuse du batelier rendait le brocard assez mordant.

Prudent, malgré sa jactance ironique ou stupide, on ne savait pas au juste, le vieux bourgeois, ayant tiré sa ligne à lui, battait en retraite.

— Je m'appelle Théophile Mère, entends-tu, et je m'en vais te raper du tabac sur l'échine, lui cria le batelier, furieux des rires de la foule.

— Ah! parbleu, citoyen, je savais bien que tu ne t'appellais pas non plus Bienvenu.

Cette fois le vieux bourgeois le faisait exprès. Il y avait en lui de la blague d'enfant de Paris. Néanmoins, il gagnait le large. Le soleil ne le gênait plus, mais il s'était remis à loucher, un œil vers la foule amassée et au milieu de laquelle il cherchait sans doute une approbation ou un dé-

fenseur, et l'autre vers son adversaire qui, ayant accroché son bateau à un pieu, s'avancait vers lui.

— Je vais te murer, vieille canaille... Je vais te manger le foie... pour t'apprendre à faire le comique.

Le vieux continuait de battre en retraite sans trop de hâte, cependant, et toujours louchant.

Il n'alla pas assez vite, pourtant. Le batelier, ayant sauté à terre, le rattrapa. Son pied brutal s'allongea et le vieux recut le coup dans la partie qu'il exposait à la colère du furibond marinier.

Il fit un bond en avant. Le Ménédonal allait l'empoigner.

Personne ne protestait contre cette lâche agression d'un gaillard robuste contre un vieillard, coupable seulement d'avoir protesté contre le sans-gêne et la grossièreté d'un batelier. Seules les marchandes de pommes avaient murmuré.

— Ah! ce pauvre père La Ligne, il va se faire dandiner!

Mais les charitables commères avaient à peine émis ce pronostic désastreux pour le vieux bourgeois que deux hommes se détachaient de la foule.

— Passez au large, citoyen... Pas de mixe sur le quai, cria l'un d'eux.

Le coléreux marinier s'était arrêté, la main levée.

L'intervention des survenants était puissamment efficace.

Le batelier Mère regarda les défenseurs du vieux: deux curieux, deux passants, un bourgeois et un débardeur, étaient en face de lui, à distance, mais l'air parfaitement résolu.

Des voix murmurèrent dans la foule:

— La police! c'est la police...

Le batelier avait aussi reconnu les policiers déguisés qui abondaient alors sur cette place de tous les canons publics. Il fit un pas en arrière, ramené à son tour à la prudence.

— On insulte un bon bougre, un vrai patriote, un ancien triomphateur des tyrans, aux Tuileries! dans la fameuse journée!

En l'an IV, même parmi le peuple, sauf dans certains quartiers, « les bons bougres » commençaient à être envisagés comme d'affreux coquins, d'odieux tyrans eux-mêmes. Se déclarer un « bon bougre », quand on n'avait pas absolument le dessus et qu'on ne se montrait pas décidément le plus fort, n'était pas une garantie de popularité; quant à la police, sans flatter on la craignait et, à l'occasion, on lui savait gré de l'ordre qu'elle maintenait. Le bruit courait qu'elle était parfois d'accord avec les voleurs; mais, dans un temps où l'on ne savait plus bien quels étaient les voleurs et les volés, le fait se trouvait de peu d'importance.

Le rappel des prouesses de l'ancien tape-dur ne souleva pas l'enthousiasme de la foule.

— Passez au large, l'ami, et ne vous attaquez pas à un homme d'âge, répéta le pseudo-policier.

— Il avait parlé bien raison de dire que tu mérites pas de t'appeler Boniface, mon catet, cria une des marchandes. Si la grêle avait tombé aussi dur sur mes pommes que sur ton visage, je n'en vendrais pas lourd.

On éclata de rire autour de la commère.

Théophile Mère sentit qu'il n'avait pas l'approbation populaire.

— Et c'est cet ancien ci-devant que vous défendez! Misère de sort... grogna-t-il...

Un ancien ci-devant, ce vieux bourgeois, tout marqué de la rotture la plus vulgaire?

— Ça, un ci-devant? le petit père La Gaule, un homme qui ne ferait pas de mal à personne, pas même à un poisson. Ci-devant toi-même, hé! grenier à lentilles! T'as la cervelle aussi trouée que le visage, mon fiston, pour dire ça...

(A suivre.)

Le gérant: VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Woluuard.

L'INUTILE DÉPENSE D'OBUS



Cette photographie a été prise dans les lignes conquises, à la suite d'un de nos récents succès sur le front de la Somme. Elle montre, sur l'emplacement d'une batterie d'artillerie allemande, un nombre considérable de douilles d'obus. Cette prodigalité des munitions ennemies n'empêcha pas nos braves d'avancer. C'est que, de notre côté, l'ouragan de fer avait été bien plus formidable encore. On distingue, au milieu du document, un petit « minnenwerfer » (canon de tranchée), abandonné par les vaincus.